

Amina Rachid

Ou

La traversée vers l'autre

Centre culturel du livre

Édition / Distribution

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2020

Dépôt légal: 2020MO0000

ISBN: 978-9920-627-00-0



King Faisal
PRIZE

INSTITUT
DU MONDE
ARABE
معهد العالم
العربي
كروني المعهد

Amina Rachid

Ou

La traversée vers l'autre

Salma MOBARAK



CENTRE CULTUREL DU LIVRE
Édition & Distribution

À Amina

Sommaire

Introduction.....	9
Avant-propos.....	11
Préambule.....	13
Amina Rachid : Grandes dates et bibliographie.....	20
1 -La médiation un parcours de vie.....	27
- Regarder par-delà les grilles.....	29
- Les années de formation et d'activisme à Paris....	37
- L'engagement : Une intellectuelle, militante, enseignante et chercheuse	44
2 -Amina Rachid comparatiste visionnaire.....	55
- L'image de l'Autre, unité et multiplicité.....	65
Langue du moi, langue de l'autre.....	66
Enjeux théoriques.....	68
Regards croisés.....	73
- Du comparatisme à la théorie littéraire.....	77
Le roman, un lieu de connaissance.....	80
L'autobiographie ou la quête du moi écrit.....	85

3 -Textes choisis dans les écrits d'Amina Rachid.....	91
- Autonomie et dépendance culturelle en Égypte au début du XIX ^e siècle. À propos d'une lecture de Tahtawi.....	93
- Le rapport entre littérature et art.....	97
- Femmes égyptiennes, écriture de soi et révolution.....	102
- Extraits de l'autobiographie d'Amina Rachid.....	113
4 -Ecrits sur Amina Rachid	117
- Discours donné à l'occasion de la remise du titre de Docteur honoris causa à Amina Rachid, par Jean-Pierre Dubost, (Extraits).....	119
- Trois légères touches au tableau, par Randa Sabry.....	124
- Amina... une présence, une absence, par Dahlia El Seguiny.....	128
- Amina telle que j'ai appris à la connaître, par Sayed al-Bahrawy (Extrait).....	132
- Témoignage, par Samar Farouk.....	134

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

Avant-propos

Le parcours exceptionnel d'Amina Rachid se place sous le signe de la médiation, une médiation faite de passages et de traversées qui tend vers l'autre, abolit des frontières, met en relation des consciences, des savoirs, des cultures et des univers espacés.

La médiation pour Amina Rachid est un choix auquel elle a été orientée, par ce qu'elle a vécu d'abord comme des ruptures et des contradictions, l'ayant amenée à la construction progressive d'une volonté ferme d'entreprendre un geste de franchissement. « Opérateur éthique pour le rapport à l'autre, et épistémologique contre les cloisonnements disciplinaires⁽¹⁾ », le comparatisme condense ce regard médiateur et ce mouvement qui a toujours conduit Amina au-delà des grilles: grilles de langues, de cultures, de classes et grilles surtout humaines. L'enseignement, sa vocation et son métier, n'est-il pas un lieu de médiation par excellence, non seulement de connaissances, mais aussi de passions, de questions, de doutes et de propositions⁽²⁾?

(1) Baneth-Nouailhetas, Émilienne (dir.), Joubert, Claire (dir.), *Comparer l'étranger: Enjeux du comparatisme en littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 29-30.

(2) Daniel-Henri Pageaux, *L'œil en main: pour une poétique de la médiation*, Paris, Claire Maisonneuve Librairie Maisonneuve, 2009, pp. 53, 54.

Cette traversée, Amina Rachid l'a effectuée aussi géographiquement quittant l'Égypte en 1962 pour préparer un doctorat d'état sur Raymond Lulle, soutenu à la Sorbonne, quinze ans plus tard. Le retour au Caire marque une nouvelle rupture, une déchirure, sur le plan personnel, mais aussi un nouveau début pour une aventure intellectuelle et humaine si riche, si dense. Car la traversée suprême d'Amina Rachid est celle des profondeurs du moi, un moi qui s'exalte à la rencontre de l'autre, un moi qui s'ouvre et déploie un espace humain hospitalier et généreux, vénéré par tous ceux qui l'ont connue.

Salma Mobarak

Préambule

Par Céza Kassem

Deux vies parallèles

Ce texte est une introduction à la monographie de Salma Mobarak en hommage à Amina Rachid. Sous le titre *La traversée vers l'autre*, ce livre fait partie d'un projet destiné à présenter aux lecteurs cent monographies célébrant des médiateurs qui se sont penchés sur les rapports entre le monde arabe et la France. La monographie que vous tenez entre vos mains est très complète: Salma Mobarak a dégagé la vision du monde d'Amina Rachid, sa démarche académique et sa mission morale et intellectuelle vis-à-vis de son pays.

Parler d'Amina Rachid pour moi est une tâche à la fois facile et difficile, facile parce que nos vies se sont mêlées depuis notre adolescence, difficile parce qu'Amina est une personne complexe et riche, on trouve en elle tant de qualités qu'il est difficile de la cerner ou de la classer. Trois ans nous séparent: je suis née en décembre 1935, elle, en janvier 1938. Donc je peux dire que nous sommes contemporaines. Nous avons vécu les mêmes événements politiques, nous avons suivi un parcours intellectuel

similaire et une forte amitié a créé entre nous un lien qui ne s'est pas rompu au cours des années. Nous sommes toujours là l'une pour l'autre pour un dialogue humain et intellectuel qui nous enrichit mutuellement.

Nous avons reçu toutes deux une éducation française, elle dans une école laïque, moi dans un environnement catholique chez les mères du Sacré Cœur. Nous avons toutes deux suivi les cours de langue et littérature françaises au Département de français de l'Université du Caire. En 1959, nos chemins ont commencé à s'écarter. Étudiante modèle, disciplinée et studieuse, elle a décroché une licence avec les honneurs. Elle a été nommée assistante au Département de français, puis elle est partie en France en 1962, comme boursière de l'état égyptien pour l'obtention d'un doctorat d'état.

Quant à moi je suis restée en Égypte. Suivant le conseil de ma directrice d'études Soheir el-Qalamawi, je me suis inscrite à la section de langue et de littérature arabes. De grands savants enseignaient les différentes disciplines. J'ai suivi leurs cours: Chawki Dayf, Hussein Nassar, Abdel Hamid Younes, Abdel Aziz el-Ahwani, Soheir el-Qalamawi. Au cours de trois années de travail, j'ai complété ma formation en arabe et j'étais bien outillée pour aller de l'avant. Le département s'était ouvert à la littérature comparée, sous la tutelle d'Abdel Aziz el-Ahwani. J'ai fait une thèse de maîtrise sur Ibn Hazm el-Andalousi, puis sous le regard éclairé de Soheir el-

Qalamawi une thèse de doctorat sur le roman moderne.

Ce choix de la littérature comparée est un choix complexe, car il ne s'agit pas d'une démarche académique qui se cantonne entre les murs de l'université, mais c'est un mode de vie. Je me réfère à Étiemble, le maître à penser qu'Amina a choisi comme rapporteur de thèse et qui a ouvert l'université française sur le reste du monde, en particulier l'Asie.

Durant la querelle entre les écoles dites « française » et « américaine » de la littérature comparée, il a pris position en faveur de cette dernière dans un essai retentissant, *Comparaison n'est pas raison* (1963), dans lequel il fustige l'historicisme et l'eurocentrisme de ses confrères, et défend l'idée d'un comparatisme largement ouvert sur le monde avec pour objectif l'établissement d'une théorie littéraire générale.

Le choix d'Étiemble a été pour Amina un choix parmi d'autres qui ont été la boussole de son existence. Pour Étiemble le comparatisme était un chemin sûr pour arriver à être citoyen du monde. Amina, elle, avait les pieds ancrés dans le sol de l'Égypte, l'Égypte d'abord, le monde suivra. Il faut tout d'abord mettre en exergue à sa vie le choix du communisme. Je crois qu'elle n'est pas tombée dans l'idéologie sclérosée qui a sévi chez nombre d'intellectuels de gauche, en Égypte ou en France. D'ailleurs Étiemble lui-même avait été un communiste mais qui s'est désenchanté de ce courant après les procès

de Moscou, comme il s'était rallié au maoïsme qu'il a plus tard rejeté dans *Quarante ans de mon maoïsme, 1934-1974*.

Je voudrais m'arrêter sur un des choix primordiaux d'Amina: son sujet de thèse. Étiemble lui avait proposé d'étudier les influences occidentales sur l'écrivain égyptien Tewfik el-Hakim, choix qu'elle a refusé prétextant que cela ne l'intéressait pas. Refus justifié à mon avis par la médiocrité de l'écrivain ou par la pauvreté intellectuelle du sujet. La civilisation arabe méritait autre chose. Amina s'est lancée dans la recherche d'un autre sujet qu'elle a trouvé grâce à des discussions avec Jacques Berque. Personnage de grande envergure, traducteur du Coran, longtemps professeur au Collège de France, l'orientaliste Jacques Berque (mort en 1995) était à la fois un homme de terrain et un érudit, un savant et un poète. Une harmonie qu'il tirait de sa vision profondément originale de la civilisation arabe. Ecrite dans une langue unique, magnifique, son œuvre réhabilite des peuples qui font figure d'éternels mal aimés, et contribue à les faire comprendre. Jacques Berque a ainsi joué un rôle essentiel de passeur entre les cultures. À ses élèves, il a transmis, bien plus qu'une somme de connaissances, une vision du monde.

Berque a su diriger Amina vers un des sommets du comparatisme andalou: Ramon Lulle. Ce fut une entreprise monumentale. Mais comme Amina ne choisit jamais la

voie la plus facile, elle se lança à l'assaut de ce gigantesque savant qu'on appelait « Le docteur illuminé ». Au bout de quinze ans de labeur elle est arrivée au bout de ce voyage initiatique qu'est venue couronner une thèse de mille pages intitulée *Raison et métaphore chez Ramon Lulle*, qu'elle défendit en 1976. Deux ans plus tard vint la décision de retourner en Égypte, la vie en France étant devenue insupportable.

Sans nul doute, Amina a été séduite par la tendance gauchiste d'Étiemble. Mais je voudrais citer ici un incident dont elle parle dans son interview avec Randa Sabry. Il s'agit de la position d'Étiemble vis-à-vis d'Israël, lors de la guerre des Six jours en 1967, au moment de l'escalade verbale qui précéda la guerre, lorsqu'on croyait que les Arabes allaient attaquer alors que l'attaque est venue d'Israël. Il y avait eu un appel contre les pays arabes que beaucoup d'intellectuels français - dont Étiemble - avaient signé. Elle dit:

Je suis allée le voir et je lui ai fait comprendre que nous étions, non pas contre les Juifs, mais contre Israël, n'acceptant pas la manière dont on avait accaparé la Palestine, et chassé les Palestiniens de chez eux. J'ajoutais que, s'il tenait à son opinion, je préférerais ne plus travailler avec lui.

Et elle ajoute: « À cette époque j'étais courageuse! » Et moi je remarque: elle a toujours été courageuse.

Je voudrais ici souligner deux choses: d'un côté la lutte d'Amina pour la cause palestinienne qu'elle avait embrassée depuis toujours, et qui était pour l'Égypte nassérienne le bastion de la lutte contre le colonialisme, pour la liberté des peuples et la justice sociale.

D'un autre côté, en tant que jeunes formés à la jonction de deux cultures, l'internationale et la nationale, nous étions sidérés par l'aveuglement de l'Occident vis-à-vis d'Israël. Je pense qu'il est inconcevable de devoir expliquer à quelqu'un comme Étienne la différence entre antisémite et antisioniste. Comment quelqu'un qui a choisi d'être un citoyen de la planète pouvait-il être à ce point obnubilé, aveuglé, par la propagande sioniste ! D'ailleurs c'est une des raisons qui a conduit les jeunes Égyptiens de gauche à tourner le dos à la culture occidentale pour chercher les racines profondes de leur héritage arabo-musulman. Est-ce de ce temps déjà que se situe le revirement vers l'intégrisme? La révolution iranienne, la haine du grand démon américain?

Amina Rachid savait parfaitement bien où il fallait aller. D'ailleurs c'est la raison pour laquelle elle a tourné le dos à une carrière française brillante au CNRS pour rentrer au pays et rejoindre les rangs de ceux qui luttent pour une culture nationale authentique. Le choix de rentrer en Égypte en 1976 était déchirant, car elle laissait son fils Marwan, et elle retournait dans un pays qui venait de souffrir une cuisante défaite en 1967 et ne s'en était

jamais remis. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle rentrait dans un pays à la dérive, mais c'était presque cela. Elle a repris son poste à l'Université du Caire qui avait bien besoin de professeurs de son calibre. C'était sa place, c'était le rôle qu'elle allait jouer avec maîtrise parmi des jeunes qui souffraient d'une crise d'identité et qui avaient soit qu'on leur parle de valeurs, de liberté, de justice et de science. L'intégrisme pernicieux s'installait insidieusement dans ces êtres ballotés par l'histoire. L'influence bénéfique d'Amina s'est répandue autour d'elle, bien au-delà des murs de l'université. Aimée et respectée de tous, grands et petits, elle dispensait comme un bienfait bienvenu ses conseils, ses idées, ses convictions, ses valeurs.

Maintenant que nous sommes arrivées au bout du chemin et que nos fins de vie sont imminentes, que nous reste-t-il ? Malheureusement un Moyen Orient en ruines, un monde décimé par les conflits internationaux et le coronavirus. Il est temps de tirer notre révérence. Mais notre bouche est pleine d'amertume. Nous laissons aux jeunes un avenir sombre et sans espoir, mais devons croire en leur force créatrice qui pourra envers et contre tout reconstruire un monde nouveau, apprendre, par la souffrance, à créer de nouvelles valeurs.

Le Caire, le 7 Mars 2020

Amina Rachid

Grandes dates et publications

- 1938: Naissance au Caire.
- 1954: Bac de l'école du Cours Morin, au Caire.
- 1958: Licence ès-Lettres de l'Université du Caire, Faculté des Lettres, Département de Langue et de Littérature françaises.
- 1959: Assistante au Département de Langue et de Littérature françaises de l'Université du Caire, Faculté des Lettres.
- 1962: Départ en France dans le cadre d'une bourse d'étude en vue de l'obtention d'un doctorat d'état.
- 1970–1978: Attachée puis chargée de recherches au CNRS, à Paris.
- 1976: Doctorat ès-Lettres en Littérature Comparée de l'Université de Paris IV (Doctorat d'Etat, Sorbonne), sous la direction de René Etiemble, sur *Raison et métaphore selon Raymond Lulle*.
- 1978: Retour en Egypte.
- 1978: Maître-Assistante, puis Professeure-adjointe, puis Professeure, et enfin Professeure-émérite jusqu'à ce jour, en Littérature française et comparée à l'Université du Caire.
- 1979-1996: Membre fondateur du Comité de la Défense de la Culture Nationale.
- 1981 (de septembre à novembre): Arrestation par le régime d'Anouar el-Sadate.
- 1996 (de février à juin): Professeure invitée à la Sorbonne

Nouvelle, Censier, Paris III, à l'UFR Moyen-Orient, Monde Arabe.

1997– 1998: Chef du département de langue et de littérature françaises à la faculté des lettres de l'Université du Caire.

1994 – 2000: Direction éditoriale de la revue *Nour*.

1997: Sortie du film *Quatre femmes d'Égypte*, réalisé par Tahani Rached, film qui met en scène le parcours d'Amina Rachid.

2005: Fondation et direction de Bayneyyat, groupe de recherches en littérature comparée.

2010: Publication des *Mélanges offerts à Amina Rachid*, Textes recueillis et présentés par Randa Sabry avec la collaboration de Rania Fathy, Elain publishing House, Le Caire, Égypte.

2010: Remise du titre de Docteur *honoris causa*, par l'Université Blaise Pascal.

2018: Journée d'étude en Hommage à Amina Rachid, organisée par le groupe Bayneyyat et le Département de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de l'Université du Caire.

2019: Remise du Bouclier du Haut Conseil de la Culture, Ministère égyptien de la culture.

Ouvrages

- *La fragmentation du temps dans le roman moderne*, L'organisation générale du livre, le Caire, 1998. (En arabe)

- *Petite histoire de la littérature française*, Sharqiyyat, le Caire, 1998. (En arabe)

- *La littérature comparée et les études contemporaines de la théorie littéraire*, Organisation égyptienne générale du livre, le Caire, 2011. (En arabe)
- *Débuts en comparaison*, (dir.) Amina Rachid en collaboration avec Salma Mobarak, Publisud, Paris, 2015. (En français)

Contributions parues dans des ouvrages collectifs et articles (en français)

- « Un exemple de logique simplifiée en Catalogne au XIII^{ème} siècle », *Revue philosophique* n° 2, 1967.
- « La Vérité selon les Arabes », in *l'Opus majus de Roger Bacon*, Paris, Anthropos, 1978.
- « Dieu et l'être selon Al-Farabi: le chapitre de l'être, dans Le Livre des lettres », *Etudes Augustiniennes*, Paris, 1978.
- « Invariants et variations: L'Art d'écrire et l'inimitabilité du Coran », in *Le Mythe d'Etienne*, Didier, Paris 1979.
- « Regards croisés sur la France et l'Egypte: Rifa'a al-Tahtawi et Suzanne Voilquin », in *Le Miroir égyptien*, Lafitte, Marseille 1984.
- « L'Égypte affaiblie et dans l'attente, Crise d'identité, crise des valeurs », *Le Monde Diplomatique*, mai 1984.
- « Le narrateur et la terre: Omniscience et éclatement de la voix », Actes du colloque international Narratologie et rhétorique, Département de langue et de littérature françaises, Université du Caire, 4-6 avril 1988.
- « Aux sources du libéralisme égyptien », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°52-53, 1989. *Les Arabes, les Turcs et la Révolution française*.

- « Autonomie et dépendance culturelle en Égypte au début du XIX^e siècle. À propos d'une lecture de Tahtawi », in: *La fuite en Égypte*, (dir.) Jean-Claude Vatin, CEDEJ - Égypte/Soudan, 1989.
- « Le chronotope et le contexte du texte », Actes du colloque international *Texte et contexte*, Université du Caire, 12-14 avril 1991.
- « Haykal lecteur de Rousseau », in: *Études Jean-Jacques Rousseau*, « À l'écart », Reims 1992.
- « *Les Choses* de Georges Perec: Bonheurs et impasses d'une traduction », in *L'œuvre de Georges Perec: Réception et mythisation*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Mohammed V, Rabat, 2002.
- « Les limites du dialogisme chez Andrée Chédid et Albert Cossery: Univers symboliques et lieux de l'énonciation », Actes du colloque international *Dialogue et controverse*, Université du Caire, 2-4 avril 2002.
- « Fictionnalité de l'Histoire, historicité de la fiction », in *L'écriture de l'Histoire entre historiographie et littérature*, (dir.) Richard Jacquemond, Volume 1, Paris, L'Harmattan 2005.
- « Les jeux du pouvoir dans l'écriture de soi », Actes du colloque international *Discours et relations de pouvoir*, Université du Caire, 29-31 octobre 2006.
- « *Armançe*: théâtralité de la parole et repli sur soi », in *L'Année stendhalienne n°7, 2008*, « Stendhal dialoguiste », Paris, Honoré Champion.
- « Palestine enfants dans la guerre et en exil, *Je suis né là-bas je suis né ici*, Mourid al-Barghouthi », Colloque international: *Enfances en guerre. Témoignages d'enfants sur la guerre*,

Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand (CELIS)
Université d'Amiens (CHSSC) 7-8-9 décembre 2011, UNESCO.

- « L'inconscient du 25 janvier 2011 ou les prémices d'une révolution », *Raison présente*, n°181, 1er trimestre 2012. *Printemps arabes: Thawra(s) ou révolution*.
- « L'autobiographe témoin de son temps », in *Poétologie du témoignage*, (dir.) Jean Pierre Dubost et Catherine Milkovitch-Rioux, Publisud, Paris 2014.
- « Les débuts de l'autobiographie, Propositions controversées », in *Débuts en comparaison*, (dir.) Amina Rachid et Salma Mobarak, Publisud, Paris, 2015.

Contributions parues dans des ouvrages collectifs et articles (en arabe)

- « L'intellectuel révolutionnaire: romantisme et engagement », *Al-Bayân*, 188, novembre 1981.
- « La sémiotique, concepts et dimensions », *Fuṣūl*, n° 3, avril 1981.
- « Mimésis et représentation du réel dans la doctrine classique française aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Al-Fikr Al-Arabî*, n° 25, Beyrouth, 1982.
- « Idéologie et forme littéraire dans *Les sept jours de l'homme* », *Adab wa naqd*, n° 43, 1984.
- « Réflexions sur le concept de culture nationale » *Al-Muwajaha*, n° 2, Le Caire, 1984.
- « L'Espace-temps dans l'œuvre littéraire: le chronotope de Bakhtine », exposé présenté au séminaire du Professeur Henri Mitterand, puis développé et publié en arabe dans *Adab wa naqd*, n° 18, 1985.
- « Problèmes de la naissance du roman: *Jacques le*

Fataliste et Hadîth 'Issa Ibn Hichâm, » Fuçûl, juillet-septembre, 1986.

- « Manifestation et luttes populaires dans le roman: Flaubert, Vallès, Naguib Mahfouz, Latifa al-Zayyat », *Adab wa naqd*, n° 25, 1986.
- « La littérature entre avant-garde et marginalisation », *Adab wa naqd*, n° 28, 1987.
- « Siègne du héros et reflux de la révolution » *Adab wa naqd*, n° 37, 1987.
- « Méthodologie du réalisme, Pourquoi ? Comment ? », *'Uyûn Al Maqâlât*, n° 11, 1988.
- « L'autre dans la critique d'Edward Saïd par Mehdi Amel, *Al-Tarîq*, Beyrouth, décembre 1988.
- « Langue nationale et identité harmonieuse: deux conditions du développement culturel », *Al-Qâhira*, novembre 1990.
- « Valeur et forme dans les romans de la terre », *Revue de l'association égyptienne de littérature comparée*, n° 1, 1991.
- « La métaphore de la révolution, l'incendie dans *L'incendie* de Mohammed Dib », *Fuçûl*, Le Caire, janvier 1992.
- « *L'Amant* de Marguerite Duras, Le moi et l'impérialisme au miroir du roman », *Adab wa naqd*, n° 88, 1992.
- « Paradoxe romanesque et temps historique: Gustave Flaubert et Youssef Idriss », *Fuçûl*, octobre 1992.
- « La voix du peuple dans *Le voyage* », *Adab wa naqd*, n° 96, 1993.
- « Confusion du moi à la recherche de la modernité, l'après et l'avant », *Qadaya Fikriya*, n°19/20, 1999.
- « Dans notre société masculine, je me sentais descendante d'une race féminine », *Al-Hilâl*, avril 2002.

- « J'éprouve un désir de me débarrasser de tous mes papiers et de tout reprendre à nouveau », *Al-Hilâl*, mai 2002.

Traductions:

De l'arabe vers le français

- Sahar Khalifa, *Chronique du figuier barbare*, en collaboration avec Jamal Eddin Bencheikh, et Catherine Lévy, Gallimard, Paris 1978.
- Ibrahim Aslan, *Equipe de nuit*, en collaboration avec Arlette Tadié, Actes Sud, Arles, 2000.

Du français vers l'arabe

- *L'Idéologie*, anthologie réunie par Michel Vadée, en collaboration avec Sayed al-Bahrawy, Dâr al-Farâbi, Beyrouth, 1983.
- Annie Ernaux, *La Place*, en collaboration avec Sayed al-Bahrawy, Sharqiyyat, Le Caire, 1994.
- Georges Perec, *Les Choses*, en collaboration avec Sayed al-Bahrawy, Sharqiyyat, Le Caire, 2000.
- Christian Gailly, *Lily et Braine*, en collaboration avec Sayed al-Bahrawy, Le Haut conseil de la traduction, Le Caire, 2019.

Sitographie

- https://data.bnf.fr/fr/12633563/amina_rachid/
- <https://archive.alsharekh.org>
- <http://www.enfance-violence-exil.net/index.php/ecms/it/33/937>
- <https://www.youtube.com/watch?v=fUAMYqK46KU>

1- La médiation, un parcours de vie

Regarder par-delà les grilles

Le premier regard médiateur est celui de la petite fille aux yeux clairs qui regarde, derrière les grilles de son jardin magnifique, la misère du peuple. C'est dans la grande villa de ses parents, située à Helmevet al-Zatoun, qu'habite Amina Rachid. Quartier construit sous le règne du Khédivé Abbas Helmy, Helmevet al-Zatoun subit le sort lié à la dégradation des quartiers résidentiels cairotés bâtis, au tournant du XX^e siècle et destinés à l'habitation de la famille royale et de l'élite égyptienne.

Les mutations socio-urbaines au cours de la première moitié du siècle dernier amènent cette classe dirigeante à quitter le quartier, remplacée progressivement par des couches populaires qui s'approprient cette zone de la capitale. La villa où vit la famille d'Amina Rachid appartient à son grand père, Ismail Sedki Pacha, homme politique célèbre et premier ministre du roi Farouk, plusieurs fois, entre 1930 et 1946.

Amina traverse ces premières frontières: les grilles qui entourent la demeure familiale et protègent la classe des propriétaires terriens à laquelle elle appartient. L'une des premières traversées vers l'autre est une amitié d'enfance qui l'a liée à Marie, fille adoptive d'un menuisier et d'une couturière vivant dans le voisinage de leur palais. Les

visites à la petite Marie habitant un taudis formé d'une seule pièce brisent l'esprit de classes qui domine sa vie et qui la fait souffrir, déjà depuis son jeune âge.

Dans la villa, on vit séparé: il y a le grand pavillon où demeurent la mère, le père et les adultes de la famille, et le petit pavillon qu'elle habite avec son frère, ses cousins et une tante divorcée. Et comme dans les familles aristocratiques de l'époque, la maman intervient peu dans la journée des enfants: deux nourrices, l'une soudanaise et l'autre danoise, s'occupent des affaires de la petite Amina. « Je visitais maman dans la maison des adultes une ou deux fois par jour. Elle m'embrassait gardant une distance qui lui permettait de vérifier la netteté de ma robe, ma belle natte, et d'examiner mes notes scolaires de la semaine⁽¹⁾. » Cette distance est à l'origine d'une première tristesse et d'une première quête de l'autre poursuivi d'abord dans les histoires imaginaires des livres qu'on lui lit tous les soirs, ensuite dans le désir de se rapprocher des plus démunis. Généreuse, Amina va à la rencontre d'autrui, lui offrant toute l'étendue de son espace humain.

(1) A. Rachid, « Dans notre société masculine, je me sentais descendante d'une race féminine », *Al-Hilal*, Le Caire, avril 2002, p.209.



Amina avec sa mère

L'imagination miroitante d'un monde meilleur, plus doux et plus juste vient du livre, ce grand ami qui ne la quittera jamais. L'imagination, ce bâton magique, est l'intermédiaire qui l'amène à transcender le monde réel en écoutant les histoires lues par sa tante, avant de se coucher: « Alors pour moi la vie se mettait à rayonner ! Dans les histoires des livres était la vraie vie, pas celle que nous vivions qui me semblait terne et triste⁽¹⁾. » Depuis ce moment, le livre est devenu l'auxiliaire de cette médiation entre elle et le monde.

À la fois moteur d'une vie et objet suspecté d'aliénation, le livre se trouve au centre d'un questionnement. D'un côté, il présente l'outil d'une formation, faisant d'elle une lectrice, une chercheuse, une intellectuelle engagée, une

(1) Note inédite à Nadim, le petit-fils d'A. Rachid.

enseignante et puis l'éminente figure du comparatisme, médiatrice d'un savoir et d'une pensée critique interculturelle. Mais ce grand ami est également un objet de reproches et de certaines autocritiques: « Lire tout le temps ! » Est-ce la bonne voie pour faire les bons choix ? « Et comme dans les histoires des livres, il y a souvent des mères pauvres qui cousent les vêtements de leurs enfants et les bordent le soir dans leurs lits, j'ai idéalisé la vie des pauvres et détesté la nôtre ! Mon Dieu comme je me suis trompée!⁽¹⁾»

« Et ce difficile passage entre les langues ! »

Ecrite-elle dans sa *Note à Nadim*⁽²⁾. La langue pour Amina est un lieu problématique qui a tracé des frontières détestées entre classes sociales: le français de la grande bourgeoisie, l'arabe des domestiques et du peuple ; entre sexes: le français pour les femmes, l'arabe pour les hommes ; entre espace privé et espace public: le français parlé en famille, l'arabe langue de l'engagement social et politique. Dans cette première maison, le français est une idéologie, source d'un sentiment amer qui la tourmente, celui d'appartenir à une classe dominante complice de l'ennemi.

J'apprenais tout sur la tragédie de Marie Antoinette
ou sur l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, et

(1) Ibid.

(2) Ibid.

absolument rien sur l'histoire arabe. J'écoutais les chansons d'Édith Piaf et d'Yves Montand, mais lorsque mon père se mettait à écouter Oum Koulthoum, à la radio tous les jeudis soirs, les femmes ne cachaient pas leur répugnance⁽¹⁾.

Pendant ces années charnières où fermentent les prémices de la révolution égyptienne de 1952, les luttes de libération et les manifestations contre la présence britannique gagnent le pays.

Un jour, c'était en 47, une petite fille m'a jeté des pierres, parce que mon grand-père Ismail Sidki venait de signer le traité Sidki/Bevin qui semblait rattacher l'Égypte davantage aux Anglais ... C'était pour moi un choc dont je ne me suis jamais remise, c'est-à-dire que c'était le premier choc où j'ai compris qu'on m'attaquait, mais que celui qui m'attaquait avait raison⁽²⁾.

Cette première maison ne l'a jamais quittée. Les meilleurs souvenirs, mais aussi les plus douloureux l'ont habitée. Son projet d'autobiographie inachevé n'est-il pas une quête de cette première enfance qui contient les germes de toutes les épreuves ? De tous les choix ?

(1) Op.cit. « Dans notre société... », p. 212

(2) Extrait du dialogue d'A. Rachid, tiré du film *Quatre femmes d'Égypte* (1997), réalisé par Tahani Rached.



La maison de Helmeyyet al-Zatoun

26 janvier 1952: Amina regarde par la fenêtre d'un appartement luxueux à Zamalek, l'incendie du Caire. Après la mort de sa grand-mère, le grand-père, Sidki Pacha décide de se faire construire un bâtiment moderne à Zamalek, ce quartier considéré comme le plus chic de la capitale et qui attire de plus en plus l'élite sociale, se déplaçant des vieux quartiers résidentiels construits sous les khédives.

Je commençais à suivre les actualités, mais de loin. La lecture occupait encore tout mon temps de loisir. J'en faisais un refuge qui me protégeait contre les tensions de l'extérieur et les pressions de l'intérieur. Dehors, la lutte nationale et le conflit des classes s'étendaient, et dedans l'inquiétude montait face à la fatalité du changement qui allait venir.⁽¹⁾

(1) Op.cit., « Dans notre société ... », ... p. 215.

Cette contradiction entre l'appartenance à une classe aristocratique décadente et le penchant d'abord humain, ensuite idéologique, vers la gauche et la révolution, amène Amina à effectuer un nouveau passage radical, à franchir un nouveau pont qui la conduit encore une fois, au-delà des grilles.

J'ai terminé mes études de bac en 1954. C'est aussi au début de cette année que j'ai décidé d'adopter le communisme comme système de vie et voie de la révolution. Cette nuit, la nuit où j'ai fait ce choix, je n'ai pas pu dormir: le 3 mars 1954. La condition de ma famille se dégradait à cause des lois de la réforme agraire ... Et ma vie s'est divisée: une part de moi était heureuse des promesses du changement, et l'autre regardait la ruine de ceux que j'aimais; et franchement, j'étais plutôt attachée à la première moitié⁽¹⁾.

Amina rêve d'un monde plus juste, plus humain où les hommes seraient égaux. Son militantisme secret dans les mouvements de la gauche égyptienne, engagé dans les années 50, l'emplit d'enthousiasme. Et malgré les moments d'effroi vécus au cours de l'hiver 1959, avec les poursuites et les arrestations des communistes, et en dépit des désillusions éprouvées face au régime policier qui se met en place sous Nasser, le sentiment mobilisateur de participer à la construction d'un nouveau monde ne la quitte pas.

(1) Ibid., p. 216.

Nommée en 1959 comme assistante au Département de français de l'Université du Caire, Amina rejoint l'enseignement qui se présente comme une autre voie de changement du monde. En 1961, elle obtient une bourse à Paris qui lui permet d'entreprendre sa formation de comparatiste, une piste qui confirme ses choix précédents, ceux du passage et de la médiation.

Entre l'Égypte et la France, la langue arabe et la langue française, la littérature arabe et la littérature européenne, avec toute la symbolique que ces entités nationales, linguistiques et culturelles représentent, Amina construit un nouveau pont et élabore de nouvelles médiations.



Amina Rachid, les années de jeunesse

Les années de formation et d'activisme à Paris

Le choix d'une spécialisation pour un chercheur passionné est souvent un lieu de réponse aux interrogations intellectuelles et existentielles qui s'accumulent au long de son parcours. Destinée à jouer cette fonction de l'homme-pont qui « travaille dans et sur l'entre-deux, entre deux cultures, sur l'espace intermédiaire, qui le parcourt, l'examine, le reconnaît, l'écrit, le transforme⁽¹⁾ », Amina décide de se consacrer au comparatisme, voie et instrument de traversée vers l'autre, ses difficultés en langue arabe motivant un désir de ressourcement dans sa culture méconnue.

En arabe, j'avais seulement lu 'Awdat al-Rûh⁽²⁾, Zuqâq al-midaqq⁽³⁾, Hadîth 'Isâ Ibn Hichâm⁽⁴⁾ et *Duâa al-Karawân*⁽⁵⁾, en quatrième année de Licence, pour le cours de langue arabe dispensé par le professeur 'Abd al-Hamîd Yûnis. J'avais aussi lu des manifestes politiques qui me permettaient de découvrir les étapes principales de notre histoire

(1) Op.cit. D.- H. Pageaux, ..., p. 51.

(2) *Le retour de l'esprit* de Tawfiq al-Hakim.

(3) *Passage des Miracles* de Najib Mahfouz.

(4) *Ce que nous conta Isâ Ibn Hichâm* de Muwaylihî.

(5) *L'Appel du courlis* de Taha Hussein.

moderne. Mais ces lectures ne m'avaient pas beaucoup avancée dans l'apprentissage de l'arabe. J'ai décidé donc, même avant mon voyage, de me spécialiser en littérature comparée, encouragée par Mu'nis Taha Husayn, un de mes professeurs au département de français⁽¹⁾.

Si Amina Rachid a fait du comparatisme une spécialité, c'est que les prémices de ce choix germaient déjà dans son histoire personnelle avec « le français et l'arabe, mais aussi l'anglais, l'allemand, quelques mots d'italien, dans une Egypte colonisée par la Grande-Bretagne et dite cosmopolite⁽²⁾. » La genèse d'une culture littéraire féconde s'amorce au cours des vacances d'été: « Et je me souviens de vacances d'été non pas studieuses mais consacrées à la lecture, où je décidais: " Cet été, je vais me mettre aux romans russes ", et je lisais Dostoïevski, Tolstoï, Tourgueniev, Tchekhov ... Une autre année, je me tournais vers la littérature anglaise: les sœurs Brontë, Shakespeare⁽³⁾ ... »

Pendant ses études à l'Université du Caire, Amina découvre le rôle joué par les Arabes dans le monde

-
- (1) A. Rachid, « J'éprouve un désir de me débarrasser de tous mes papiers et de tout reprendre à nouveau », *Al-Hilal*, Le Caire, mai 2002, p. 209.
 - (2) A. Rachid, « Comparer pourquoi ? », discours prononcé à l'occasion de la remise du titre de Docteur *honoris causa*.
 - (3) Randa Sabry, Entretien avec Amina Rachid, *Mélanges offerts à Amina Rachid*, textes recueillis et présentés par Randa Sabry avec la collaboration de Rania Fathy, Elain publishing House, Le Caire, Égypte, 2010, p. 21.

médiéval européen. C'est cet intérêt qu'elle met en avant, lors de sa première rencontre avec Etiemble - son directeur de thèse à Paris - refusant un sujet qu'il lui suggère sur l'influence de la littérature française sur le théâtre de Tawfiq al-Hakim. Amina ne cherche pas seulement un sujet de thèse, mais un autre rapport de force entre Orient et Occident que celui proposé par Etiemble. C'est Jacques Berque qui l'oriente vers Raymond Lulle, ce philosophe et théologien espagnol médiéval qui, parti pour combattre les Musulmans, se trouvait gagné par le rayonnement de leur civilisation et fut l'un des premiers Occidentaux à jouer le rôle d'intermédiaire entre le monde chrétien et le monde musulman. Le choix de Raymond Lulle pour le sujet de sa thèse de doctorat illustre un désir de se pencher sur l'époque dénommée « l'âge d'or de la civilisation arabe », époque qui exerça une influence sur la pensée européenne médiévale, inversant le rapport de force façonné par la modernité arabe, illustré par l'exemple de T. al-Hakim. « En travaillant ma thèse, je découvrais une époque où les Arabes étaient les maîtres, ils sont cités par Bacon au même titre que les Grecs. Encore une fois idéologiquement, c'était très important⁽¹⁾. »

À Paris, Amina se trouve au creuset des rencontres; elle se constitue un cercle d'amis issus de diverses appartenances: l'Amérique Latine, l'Asie, l'Afrique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'ex-Union soviétique, l'ex-Yougoslavie... Son

(1) Ibid., p. 25.

marxisme, aidant à la constitution d'une vision transnationale, vient doubler l'humanisme du comparatiste qui contemple la diversité du monde et centre sa réflexion, non pas sur la comparaison, mais sur la relation⁽¹⁾.

Amina suit de près le bouillonnement intellectuel des années 60 et l'épanouissement de la nouvelle critique.

Je lisais, fascinée, les formalistes russes, malgré mon refus du structuralisme qui dérivait de leur théorie, se servant de leur méthode pour justifier la clôture du texte littéraire et sa rupture de son contexte socio-historique. J'observais le rejet de Lévi-Strauss des usages de ses doctrines sur les structures sociales dans l'approche du texte littéraire. Je suivais des groupes qui lisaient les textes de Marx et de Freud. [...] C'était aussi l'époque d'Althusser et de sa relecture de Marx. Le travail d'Althusser aboutit à son ouvrage *La lecture du capital*, lu dans les milieux des intellectuels en France, et traduit dans plusieurs langues, y compris l'arabe. En outre, je lisais Todorov, Genette, Goldmann, Macherey et par leur intermédiaire, je suis revenue vers Lukács. Quant à Bakhtine je l'ai découvert après mon retour en Égypte⁽²⁾.

Parallèlement à sa formation intellectuelle, Amina mène son activisme politique. Les interrogations sur l'avenir de la révolution de 1952 ne cessent de soulever

(1) Op.cit. Daniel-Henri Pageaux, ..., p.5.

(2) Op.cit., « J'éprouve ... », p. 212.

des questions, dans les milieux des intellectuels égyptiens en France: « Nous étions un groupe dynamique qui harcelait le pouvoir par ses questions fiévreuses⁽¹⁾. » Des groupes se forment dans tous les secteurs pour étudier les problèmes posés à l'Égypte nouvelle, dans l'agriculture, l'industrie, la culture, la politique ... travail couronné, en 1966, par la tenue d'un colloque au Caire, organisé par les étudiants boursiers qui désirent faire entendre leur voix à ceux qui dirigent le pays.

À L'Union des étudiants égyptiens à Paris, Amina est membre actif, elle mène son rôle de coordinatrice avec L'Union des étudiants arabes et les étudiants français et internationaux. « C'est à ce moment-là, que j'ai connu la cause palestinienne, entrée dans ma vie pour ne plus en sortir⁽²⁾. » Dans ce bouillonnement intellectuel et politique, la défaite de 1967 est un ébranlement. Comme en Égypte, on se refuse à y croire. Et puis avec la voix de Nasser provenant de la radio, annonçant sa décision de quitter le pouvoir, Amina se retrouve dans la rue avec la foule devant l'ambassade de l'Égypte, pour contester et rejeter la démission du chef, perçue comme un abandon.

À la suite de cet événement choc, Amina se replie sur son travail de thèse. Pour elle, l'heure des plaisirs parisiens est passée: les illusions de liberté, les discussions des intellectuels dans les cafés, l'enthousiasme partagé de

(1) Ibid., p. 213.

(2) Ibid., p.214.

découvrir la nouvelle critique ... Avec l'effervescence de mai 68, Amina prend déjà une distance vis-à-vis d'une histoire qui lui devient de plus en plus étrangère. « J'ai vu les murs tristes de la Sorbonne couverts de slogans révolutionnaires et utopiques ... J'ai vu les étudiants et leurs alliés les ouvriers crier, chanter, danser et lancer l'appel à la révolution ... Profondément désemparée, j'ai vécu l'expérience de la grève qui a paralysé la vie en France⁽¹⁾. »

En 1970, Amina postule pour un poste au CNRS, son dossier est accepté et préféré à celui de Pierre Macherey. Pendant ces années, elle se marie à Rochdi Rached⁽²⁾ et donne naissance à Marwan, son fils unique, aujourd'hui professeur d'histoire de la philosophie grecque à la Sorbonne. Plongée dans la recherche, Amina continue à travailler sur sa thèse dans le cadre de son poste au CNRS. Cependant face à toutes les tentations qui la poussent à prolonger sa vie à Paris et à profiter d'une position bien stable: foyer, métier bien payé, études poursuivies dans un contexte culturel florissant et activisme politique mené dans un climat de liberté et de démocratie, Amina a le sentiment que sa vie se vide de sens, et que ce sens se trouve en Égypte. Elle prend sa décision: terminer sa thèse et rentrer au pays.

(1) Ibid.

(2) Mathématicien, physicien, spécialisé dans l'histoire et la philosophie des sciences.

Je ne pouvais plus supporter la vie en France. Je vivais les événements de l'Égypte, je pleurais en ouvrant ma fenêtre et en voyant le ciel gris de Paris. J'avais le sentiment d'avoir beaucoup profité de toutes ces expériences intellectuelles, politiques et affectives, mais j'étais consciente que cette histoire n'était pas la mienne, que cette vie n'était pas ma vie, que je n'avais pas mené cette lutte, pour vivre ailleurs.⁽¹⁾



Amina Rachid: les années 60 à Paris

(1) Op.cit., « J'éprouve... », p. 215.

L'engagement

Une intellectuelle, militante

Enseignante et chercheuse

À partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, en France comme ailleurs, des interrogations se multiplient sur la place des intellectuels dans la vie publique⁽¹⁾. Pendant ses années de formation à Paris, Amina Rachid vit dans un contexte international de circulation de modèles et d'idées sur les formes de l'engagement intellectuel⁽²⁾. Ses lectures de Lukács, Goldmann, Gramsci, Althusser... qui ont donné lieu à ses premiers écrits en arabe, publiés dans les années 80, semblent inséparables d'un travail d'élucidation de son propre statut, d'un désir de comprendre et de définir l'étendue et les limites de son faire social, de son militantisme. Pourrait-on séparer ce qu'elle écrit sur le rôle de l'intellectuel organique, des activités qu'elle mène dans la sphère publique après le retour au Caire en 1978 ?

Dans le contexte égyptien des années 80, la figure publique d'Amina Rachid commence à se forger à l'intersection de

-
- (1) Peyrous Bernard, « L'évolution actuelle des intellectuels en France. Quelles perspectives pour une pensée catholique ? », *Nouvelle revue théologique*, 2004/3 (Tome 126).
 - (2) Matonti Frédérique, Sapiro Gisèle, « L'engagement des intellectuels: nouvelles perspectives », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009/1, n° 176-177.

l'académique, du culturel et du politique. Son statut d'intellectuelle engagée se façonne conjointement à une productivité intense qui marque son parcours sur les deux plans de la recherche scientifique et de l'activisme politique. Sa figure rayonne au sein d'un groupe d'universitaires engagés qui se réunissent dans le salon du professeur Abd el-Aziz el-Ahwani, tous les mardis: Céza Kassem, Gaber Asfour, Nasr Hamed Abou Zayd, Laila Enan⁽¹⁾... C'est là qu'Amina fait la connaissance du jeune Sayed al-Bahrawi, qui n'était pas encore l'éminent professeur de littérature arabe, le spécialiste de poésie moderne, le romancier et le critique littéraire qu'il est devenu par la suite. Amina épouse Sayed al-Bahrawi, issu d'une famille de paysans modestes, plus jeune qu'elle de 15 ans, levant encore une fois de nouvelles frontières, celles que dressent la différence d'âge, de classes et l'image sociale que l'on se fait du couple.

C'est un choix que j'ai fait depuis très jeune, de vivre la vie du peuple égyptien ... un choix politique, mais aussi humain...

La différence a marqué ma vie. La différence est tout un chemin aussi. Vivre contre soi, à des moments... J'avais cru pouvoir me fondre dans la vie de la campagne, mais en fait c'est une utopie. On reste soi-même. On ne s'identifie pas.⁽²⁾

(1) Sayed al-Bahrawi, « Amina telle que j'ai appris à la connaître », op.cit. *Mélanges*..., p. 19.

(2) Op.cit., extrait du dialogue d'A. Rachid, tiré du film: *Quatre femmes* ...

Au club des enseignants de l'Université du Caire, elle participe à la fondation du Comité Culturel regroupant des membres du corps enseignant de diverses facultés. Dans leur rencontre hebdomadaire, ils débattent des problèmes de l'université et des libertés académiques. Des années plus tard, ce comité se développe et donne lieu à la constitution du « Groupe du 9 mars pour l'indépendance de l'Université »⁽¹⁾. Sur le plan politique, Amina Rachid devient membre fondateur du Comité de la Défense de la Culture Nationale (1979-1996), premier regroupement d'intellectuels égyptiens opposés aux accords de paix conclus entre l'Égypte et Israël. L'action de ce comité appelant au boycott d'Israël s'accompagne d'un retentissement à vaste échelle en Égypte et dans le monde arabe, gagnant de nombreux militants qui contestent la normalisation des relations avec Israël. Amina participe également à la fondation du Comité des professeurs d'université pour le soutien des deux peuples palestinien et libanais (1982). Son activisme politique lui vaut deux arrestations: à la première, elle a pu échapper grâce à l'intervention de son mari Sayed al-Bahrawi, mais la deuxième est la plus dure: En septembre 1981, elle est arrêtée par le régime d'Anouar al-Sadate qui a lancé une vaste campagne contre ses opposants de tout ordre, emprisonnant des intellectuels, des militants, des journalistes, des professeurs universitaires et des étudiants.

(1) Op.cit. Sayed al-Bahrawi, ... p. 22

Le soir où je suis arrivée, j'ai passé la nuit dans la cellule des politiques, ces femmes entassées dans une petite chambre. Safi monologue; Chahenda se tait sur son matelas. Je ne la connaissais que de réputation. Son mari Salah Hussein a été assassiné sous Nasser par des propriétaires terriens, la famille El Fekki...

En prison on était privé de papier, on écrivait sur n'importe quoi, y compris du papier de paquet à cigarettes... En prison c'est comme si l'on était entre parenthèses, je ne sais plus rien de la vie... Les yeux de Sayed me regardent tristes et tendres. Sa gentillesse m'accompagne.⁽¹⁾



Amina Rachid: 2009, manifestation contre la démolition d'un hôpital universitaire à Alexandrie

(1) Op.cit. extrait du dialogue d'A. Rachid, tiré du film: *Quatre femmes ...*

Sur un autre plan, Amina s'engage pour la cause des femmes dans le monde arabe, sans en faire une idéologie. Elle la soutient par des entreprises multiples, dont la plus importante et sa direction de la revue *Nour*⁽¹⁾ (1998 – 2000), revue consacrée aux écrits par et sur la femme dans le monde arabe. Dans l'entretien capital qui ouvre les *Mélanges offerts à Amina Rachid*, elle répond aux questions de Randa Sabry, sur le bilan qu'elle fait de cette expérience de direction éditoriale.

Tout en faisant connaître des œuvres de femmes et de féministes, la revue n'adoptait pas forcément un ton féministe. Une partie était consacrée aux œuvres littéraires, une autre aux études sociologiques, aux essais, et on présentait aussi des profils de femmes architectes, poètes, dilettantes ...
R.S.: ou militantes

Amina Rachid: Oui, c'était vraiment un panorama complet. Ce que cela m'a apporté? Cela m'a appris énormément de choses sur cette production diversifiée que je ne connaissais pas, et cela à une très large échelle (du Maghreb au Moyen-Orient, jusqu'aux pays du Golfe). Il y a des femmes qui se penchent sur l'intime (d'ailleurs elles sont souvent accusées de ne savoir parler que de leur vie privée,

(1) Publiée par La maison de la femme arabe pour la recherche et la publication. Amina Rachid a aussi été membre du comité éditorial de la revue *Dafâtir nissâiya*, périodique publié en Alger.

de leur difficulté à être, car la condition des femmes - c'est un fait - n'est pas facile ; il y a « une cause des femmes », certainement) et d'autres qui dépassaient ces questions pour présenter une vision historique – comme Radwa Achour dans sa trilogie – ou relater des expériences un peu insolites de la vie sociale – comme Salwa Bakr⁽¹⁾.

Par ailleurs, l'engagement d'Amina Rachid se manifeste dans son travail d'enseignante à l'Université du Caire. L'enseignement pour elle n'est pas un métier, mais une expérience humaine d'enrichissement mutuel, une conviction que le changement est possible et que l'on peut y contribuer. Enseigner c'est avoir ce contact avec autrui: « On a besoin de ce contact, ... c'est une des raisons pour lesquelles j'ai eu envie de rentrer en Égypte. La recherche compte beaucoup pour moi, mais je me demande si j'aurais pu vivre sans enseigner. L'enseignement m'apporte beaucoup non seulement sur le plan humain, mais comme stimulant à la recherche⁽²⁾. » À l'université, Amina Rachid enseigne la littérature comparée et la théorie de la littérature, dirige des séminaires, organise des colloques⁽³⁾, elle devient chef du Département de langue et de

(1) Op.cit. Randa Sabry, « Entretien ... », ... p.29-30

(2) Ibid. p. 27.

(3) Sous son patronage, se tient en 1988, à l'Université du Caire – et pour la première fois dans les universités égyptiennes - un colloque sur « Littérature et arts », illustrant les prémices d'une nouvelle tendance à l'interdisciplinaire.

littérature française en 1997, fonde et dirige le groupe Bayneyat, en 2006, premier groupe de recherche en littérature comparée inscrit dans les universités égyptiennes. Elle poursuit son travail d'encadrement de jeunes chercheurs de plus en plus attirés par la littérature comparée, au Caire comme dans les universités de province, au cours des années 80/90. Par ailleurs, elle encourage et dirige la recherche dans les nouveaux domaines du comparatisme, telle que la littérature et les arts, avec les premières thèses inscrites en littérature et cinéma dans les années 90⁽¹⁾.

Dépassant le cadre académique du professeur de littérature comparée affilié à un département de français, Amina Rachid exerce un rôle de médiatrice culturelle, en passant de la langue française à la langue arabe dans la plupart de ses publications, à partir des années 80, par ses conférences en Égypte et dans le monde arabe, son expérience éditoriale et par ses traductions.

La traduction, pour celle qui a grandi dans la langue française et qui, par engagement, a entrepris sa formation en arabe à l'âge adulte, a constitué un véritable défi, une manière de se prouver qu'elle a parcouru ce long chemin d'apprentissage pour être égale à sa mission. La traduction pour Amina Rachid est une traversée linguistique qui

(1) En 1994, la première thèse en littérature et cinéma inscrite dans les universités égyptiennes est dirigée par A. Rachid; elle est présentée par Salma Mobarak, au Département de français de l'Université du Caire. La deuxième thèse inscrite en 1996, toujours sous sa direction est présentée par Walid El Khachab.

révèle une « démarche volontariste⁽¹⁾ » visant à intervenir dans l'espace culturel public, à partir de sa position d'intermédiaire entre deux cultures. Elle annonce un choix, celui de s'adresser à un autre lecteur: « Vivant en Égypte, je me dois de prendre en compte mon lectorat arabe et égyptien⁽²⁾. »

« La traduction, un plaisir et une connaissance »⁽³⁾ est le titre d'une conférence où elle relate son expérience de traductrice entreprise dans les deux sens: de l'arabe vers le français et du français vers l'arabe. Cette activité, commencée en 1978, a donné lieu à six titres, dont le dernier, est *Lily et Braine* du romancier contemporain Christian Gailly. Les choix d'Amina Rachid, significatifs de son goût pour le renouvellement de l'écriture romanesque, révèlent aussi sa vision de ce qu'il est « nécessaire » de traduire, et qui participe à la création d'une modernité littéraire à faces multiples.

Sur le plan de la recherche, les choix de la matière littéraire: genres, œuvres et thèmes révèlent aussi la vision du monde d'Amina Rachid. Pour un chercheur en littérature, celle-ci, par définition participe de façon égale « à l'expression de la passion et de la raison: elle paraît tantôt construction savante et tantôt effusion sentimentale⁽⁴⁾. »

(1) Op.cit. Randa Sabry, « Entretien ... » ..., p. 27.

(2) Ibid., ... p. 28

(3) Conférence donnée au Caire, le 18 novembre 2011.

(4) Christophe Cosker, « L'Atelier du chercheur en littérature », *Acta fabula*, vol. 20, n° 9, Notes de lecture.

Nous retrouvons cette ambivalence chez Amina Rachid: la lecture plaisir et enrichissement, par la possibilité qu'elle offre d'interactions humaines, et la lecture comme construction d'un «ensemble cohérent de connaissances et de pratiques méthodologiques⁽¹⁾». Offrant un lieu privilégié où se construit cette médiation poursuivie entre valeurs esthétiques et valeurs axiologiques, entre fiction et histoire, la littérature forme pour Amina, une matière où elle cherche à articuler genres, valeurs, significations et formes littéraires.

Ainsi le choix des œuvres qui constituent son corpus est porteur de ces instances. On y trouve la littérature comme lieu de vies parallèles partagées par la lecture. Les thématiques des romans qu'elle étudie au fil des années révèlent certainement une manière de vivre l'engagement sur le plan de la recherche littéraire, témoignant, par exemple, de ses affinités avec « la révolution », dans son travail comparé sur *l'Incendie* de Mohamed Dib⁽²⁾, *L'insurgé* de Jules Vallès, *La porte ouverte* de Latifa al-Zayyat, ou *L'impasse des deux palais* de Naguib Mahfouz⁽³⁾ ; de son goût du « peuple », dans

-
- (1) Yves Chevrel et Yen-Mai Tran-Gervat, *Guide pratique de la recherche en littérature*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2018, p. 20-21, cité par Christophe Cosker.
 - (2) « La métaphore de la révolution, l'incendie dans *L'incendie* de Mohammed Dib », *Fuçûl*, Le Caire, n°4, 1992.
 - (3) « Manifestation et luttes populaires dans le roman: Faubert, Vallès, Naguib Mahfouz, Latifa al-Zayyat », *Adab wa naqd*, n°25, 1986.

son analyse de la prépondérance de la parole populaire chez André Chédid et Albert Cossery⁽¹⁾ ; de son intérêt pour « la terre », à travers ses analyses de *La terre* de Zola, *Les raisins de la colère* de Steinbeck, *La terre* d'Abd el-Rahman el-Charkawy... etc.⁽²⁾ Le corpus d'Amina Rachid témoigne également d'une tendance à se rapprocher de certains modèles qui se situent entre le romanesque et l'autobiographique, et présentent des personnages vivant l'histoire en crise, comme le héros de *L'éducation sentimentale* de Flaubert, celui de Youssef Idriss dans *Blanche*⁽³⁾, ou celui de la narratrice de *l'Amant* de Marguerite Duras. D'autres œuvres étudiées dans « Les jeux du pouvoir dans l'écriture de soi »⁽⁴⁾ déploient des récits de vie qui illustrent des lendemains de révolution ratées: *Mémoires d'Outre-tombe*, de Chateaubriand, *Vie de Henry Brulard* de Stendhal et *Feuillets de vie, Les années d'apprentissage* de Lewis Awad...

Par sa vocation comparatiste, Amina développe un

(1) « Les limites du dialogisme chez Andrée Chédid et Albert Cossery: Univers symboliques et lieux de l'énonciation », *Actes du colloque international Dialogues et controverse*, Université du Caire, 4-6 décembre 2004.

(2) « La narrateur et la terre: Omniscience et éclatement de la voix », *Actes du colloques international Narratologie et rhétorique*, Département de langue et de littérature françaises, Université du Caire, 4-6 avril 1988.

(3) « Paradoxe romanesque et temps historique: Gustave Flaubert et Youssef Idriss », *Fuṣūl*, Le Caire, 1993.

(4) « *l'Amant* de Marguerite Duras, Le moi et l'impérialisme au miroir du roman », *Adab wa naqd*, n° 88, 1992.

regard « visionnaire⁽¹⁾ » qui « tend à franchir [le réel], à le contourner, à le prendre à revers⁽²⁾. » Elle interroge les mondes multiples qu'embrasse sa vision panoramique, élabore des problématiques sur le rapprochement et la différence, communique des certitudes, des doutes et réfléchit aux modalités et au sens des échanges entre ces univers, modelant son rôle et « lui donnant la figure de ses propres songes⁽³⁾. »

-
- (1) Dans *L'œil en main*, Daniel Henri Pageaux utilise le terme « visionnaire » pour qualifier celui qui, « en parlant de choses, d'idées nouvelles, ... offrirait la possibilité de renouveler, à un certain niveau, le rapport que l'homme entretient avec sa culture, sa façon de penser, voire de sentir. » op.cit., p. 29.
- (2) Ibid., p. 23.
- (3) Ibid.

2- Amina Rachid comparatiste visionnaire

Le renouvellement de la pensée comparatiste que développe le travail d'Amina Rachid s'inscrit dans un mouvement plus large de renouvellement de la critique littéraire entrepris en Égypte dès les années 80. Deux publications où elle contribue activement illustrent ce mouvement naissant. Dans la première, *Fuṣūl*⁽¹⁾, périodique trimestriel édité par l'Organisation égyptienne générale du livre, Amina Rachid publie plusieurs de ses études majeures. La seconde, *Khatwa*, est une revue annuelle indépendante⁽²⁾, fondée par un groupe d'intellectuels de gauche, où elle fut membre. Malgré de nombreuses différences entre ces deux revues, deux soucis communs semblent présider à leur fondation.

Proposer un nouveau discours critique est une première préoccupation partagée. Les années 70, en raison de l'opposition d'une grande majorité d'intellectuels égyptiens à la politique de Sadate, amènent un appauvrissement de la vie intellectuelle et conduisent à un arrêt progressif de nombreuses revues culturelles parmi les plus sérieuses, telles qu'*Al- Kâtib* et *Al-Talîa*⁽³⁾. La fondation de *Fuṣūl* en 1980 répond donc à un besoin, celui de combler un

(1) Le premier numéro sort en octobre 1980.

(2) Le premier numéro sort en 1984.

(3) Gaber Asfour, « Papiers littéraires, *Fuṣūl*, mémoires d'une revue pionnière », *Al Arabi*, Août 2000.

vide qui se fait sentir dans le champ de la critique littéraire égyptienne et arabe. *Fuṣūl* cherche à proposer de nouvelles voix qui désirent rompre avec la propagande culturelle du régime de Sadate. C'est ainsi que le périodique fait appel à des auteurs de renom assez variés quant à leurs orientations idéologiques, tels que Zaki Naguib Mahmoud, Choukri Ayyad, Céza Kassem, Gaber Asfour, Amina Rachid, Hassan Hanafi, Sayed al-Bahrawi, Hoda Wasfi, etc.⁽¹⁾ Ces noms semblent partager une même volonté de libérer l'horizon culturel congestionné par l'opportunisme politique qui empoisonne la vie culturelle égyptienne durant ces années⁽²⁾.

Dans le même ordre d'idées, *Khatwa*, fondée par le groupe Khatwa composé de six membres: Amina Rachid, Ismail el-Adly, Sayed al-Bahrawi, Badr el-Réfaï, Nasr Hamed Abou Zayd et Ezz Dine Naguib, se définit dans son premier numéro comme une expérience d'écriture et de publication indépendante. Menée par une partie de l'avant-garde intellectuelle, cette expérience éditoriale s'efforce de contourner le contrôle étatique et de prendre des distances par rapport aux voies de publication monopolisées par les grandes institutions du pouvoir.⁽³⁾

Le second souci exprimé par les éditeurs de ces deux périodiques est relatif à une prise de conscience d'une

(1) Ibid.

(2) Ibid.

(3) Le groupe Khatwa, « Méthodologie du réalisme, Pourquoi ? Comment ? », *Oyoum El Maqalat* n° 11, février 1988.

crise de la critique littéraire, où l'on retrouve l'écho de deux tendances. La première conteste la rengaine et les stéréotypes de la critique traditionnelle et aspire au renouvellement et à l'ouverture sur les courants de la nouvelle critique. Parallèlement, se développe une autre tendance qui - dans le « chaos » des théories et des méthodes « importées », et « en l'absence d'un regard critique » du champ littéraire égyptien et arabe – s'efforce d'examiner ces nouvelles méthodes en les plaçant dans leurs contextes historiques.

À un moment où la critique littéraire arabe vit le phénomène des modes, où l'on adopte les nouvelles théories littéraires, comme l'on consomme les derniers produits de la technologie, Amina Rachid réfléchit sur les différents sens que peut prendre une même théorie dans des conjonctures socio-culturelles et politiques distinctes. Ainsi, elle présente les pensées de Rousseau, Marx, Lukács, Gramsci, Althusser et Franz Fanon⁽¹⁾ en les saisissant dans les champs historiques qui les ont vues naître, les ont conditionnées et ont tracé leurs limites. Elle les examine dans leur mouvement, leurs lacunes, leurs critiques réciproques les unes des autres et à la lumière des questions qu'elles posent dans leurs contextes d'origine. Processus fondamental pour son travail, lui permettant d'affiner son usage des outils auxquels elle

(1) A. Rachid, « L'intellectuel révolutionnaire: romantisme et engagement », *Al Bayan*, n°188, 1981.

soumet le texte littéraire et de se positionner en tant que comparatiste arabe par rapport à l'histoire de ces théories.

C'est aussi en tant que comparatiste arabe qu'elle commence, dès le début des années 80, à réviser les acquis traditionnels de l'école française. Depuis 1952, date de la publication du classique de Mohamed Ghonémi Helal: *Al- Adab al-Moqâran*⁽¹⁾ (*La littérature comparée*), l'étude des influences a représenté, et pendant de longues décennies, l'essentiel de l'esprit comparatiste, s'affichant comme l'approche canonisée dans les travaux académiques arabes. Amina Rachid conteste l'approche historique de l'école française qui, en se penchant uniquement sur les sources, se détourne du texte littéraire et de ce qui fait sa matière et sa valeur artistique. Refusant l'eurocentrisme de la discipline, elle déclare:

Aujourd'hui, ce qui change dans la discipline, c'est que le monde s'est élargi. Jusqu'aux années 1970, ce monde, c'était l'Europe – ou plutôt l'Occident – et les autres. Puis après les critiques adressées à cet eurocentrisme par Etiemble, Edward Saïd, entre autres, on s'est aperçu de l'importance des littératures de l'Amérique Latine, de Chine, du Japon, des pays arabes. Donc l'objet de la littérature comparée, lui-même s'est transformé⁽²⁾.

(1) Sorti en 1952, ce livre est devenu un grand classique du domaine.

(2) Op.cit., Randa Sabry, « Entretien ... », ... p.31.

Un autre reproche qu'elle adresse à cette tendance classique du comparatisme est la focalisation sur l'époque moderne. La modernité, en définissant un certain type de rapport de force découlant de l'hégémonie européenne aux XIX^e et XX^e siècles, introduit, dans la mise en relation entre produits et faits littéraires européens et non européens, les mêmes rapports de force issus de la situation coloniale⁽¹⁾.

Pour Amina Rachid, l'étude des influences est inapte à expliquer les relations d'analogie ne résultant pas de phénomènes d'influence, comme la vie et la mort de certains genres littéraires analogues dans différentes littératures ; ou l'apparition de courants artistiques similaires, l'avant-garde, par exemple, dans différents pays ; ou encore l'évolution de phénomènes culturels équivalents, tels que la *Nahda* ou Renaissance, dans des contextes historiques distincts... sujets qu'elle déclare nécessaires pour le développement de la littérature comparée.⁽²⁾ Une littérature comparée issue du monde arabe devrait, en ce sens, montrer une spécificité, d'abord, parce que l'étude de la littérature arabe présente un moyen d'élargir la notion d'universel, la nourrissant de polarités différentes; ensuite elle permet de dégager une voie pour l'élaboration d'une connaissance littéraire fondée sur la particularité de

(1) Cette relation entre histoire et projet comparatiste est développée par Edward Saïd dans son livre *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000.

(2) Ibid.

l'espace culturel arabe, et de combattre l'eurocentrisme de la théorie littéraire.

Il est indispensable de développer des voix critiques qui analysent la manière dont les précurseurs de la Nahda ont adopté leurs propres images élaborées par l'Occident, et que ces études deviennent un objet de la littérature comparée. Cette orientation renouvelerait les approches traditionnelles des images de l'Orient, «vu par» Flaubert ou Nerval ou les voyageurs occidentaux... Les voyages et les expéditions n'étant pas un moyen de connaissance objective, ils concrétisent et réalisent – en plus de leur intérêt scientifique et humain - le processus d'hégémonie pratiqué par la culture du plus fort sur celle du plus faible⁽¹⁾.

Que peut la littérature comparée ?

D'après Amina Rachid, la littérature comparée ne peut être séparée de la question de la littérature, qui elle-même s'avère en étroite relation avec les problématiques de la critique littéraire, de la connaissance littéraire et de la connaissance. Le chercheur, s'il veut vraiment contribuer au développement de l'étude littéraire, se doit de séparer les deux domaines qui s'interpénètrent dans son travail, à savoir la science et l'idéologie⁽²⁾.

(1) A. Rachid, *La littérature comparée et les études contemporaines de la théorie littéraire*, le Caire, Organisation égyptienne générale du livre, 2011, p. 23.

(2) Ibid., p. 15.

Par ailleurs, le comparatisme fournit une méthode scientifique pour l'analyse et l'interprétation des phénomènes littéraires: en relevant des analogies entre les faits qui se répètent dans des contextes différents, le comparatiste s'avère capable de saisir ce qui constituerait les lois régissant la création littéraire⁽¹⁾.

Cette vision semble offrir des réponses aux deux questions majeures que pose la littérature comparée: d'un côté, cette discipline construit un savoir littéraire universel auquel tend le regard comparatiste; de l'autre, par la diversification du corpus, l'étude comparée, en s'appuyant sur les méthodes d'induction et de déduction, se présente comme un opérateur pour l'élaboration d'une théorie littéraire⁽²⁾.

Sur un autre plan, « le fait différentiel » qui instaure le fondement du regard comparatiste se formule dans le travail d'Amina Rachid, autour de la question de l'autre, lieu d'une opposition entre deux visions. L'une part d'un idéal d'humanisme universel qui prône l'égalité et la symbiose entre peuples et cultures, l'autre réfute une telle idéalisation de l'histoire qui a toujours été conditionnée par les conflits universaux. Si Amina Rachid croit au bien-fondé du principe d'universalité comme idéal moral, elle constate toutefois qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle, les rapports entre le moi et l'autre sont régis par les vagues successives des invasions coloniales, et par les

(1) Ibid., p. 30.

(2) Ibid.

pouvoirs hégémoniques des nations les plus fortes⁽¹⁾.

Aujourd'hui, les discours se propagent [...] sur le dialogue des civilisations et des cultures, à l'échelle du planétaire et du local, alors que les guerres éclatent et que prévaut la loi du plus fort [...] Les droits de l'homme sont violés, et détruite est l'éthique du rapport à l'autre. Où sont donc passés les principes d'égalité constitutifs de la pensée comparatiste ? Les littératures projettent-elles ces conflits ou bien chantent-elles l'existence harmonieuse des contrées et des nations⁽²⁾ ?

L'hypothèse développée par Amina Rachid n'est donc pas la négation du propos sur l'universalité de l'homme, mais l'étude des conditions de son absence ou de sa présence dans les textes littéraires⁽³⁾. À ce niveau, la littérature comparée se montre comme un outil critique et éthique⁽⁴⁾ pour l'étude et la construction du rapport à l'autre.

Deux directions principales résument le travail d'Amina Rachid dans le champ de la littérature comparée, qu'elle définit elle-même dans ces termes:

- 1) L'image de l'Autre, unité et multiplicité
- 2) Du comparatisme à la théorie de la littérature⁽⁵⁾

(1) Ibid., p. 147-148.

(2) Ibid.

(3) Op.cit., *La littérature comparée* ..., p. 147-148.

(4) Op.cit. Baneth-Nouailhetas, Émilienne, Joubert, Claire (dir.), ... pp. 29-30.

(5) Op.cit., « Comparer pourquoi ? », ...

L'image de l'Autre, unité et multiplicité

L'image de l'Autre a été un sujet privilégié des études traditionnelles en littérature comparée, surtout dans le cadre des études dites « françaises » [...] Tombées en désuétude depuis, les études sur l'image de l'Autre reviennent sur la scène du comparatisme dans le cadre de ce que l'on appelle avec plus ou moins de succès, les « Etudes postcoloniales ». La question de l'Autre se présente aujourd'hui comme un sujet interdisciplinaire par excellence: Elle occupe notamment, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie et la littérature comparée. Par ailleurs, la méthodologie des études de l'image de l'Autre a modifié ses enjeux et ses méthodes de recherche: C'est ainsi qu'il ne s'agit pas aujourd'hui comme par le passé d'examiner le degré de ressemblance entre l'image et son référent, mais bien plutôt de considérer les conditions et le statut de l'œil regardant plutôt que ceux de l'objet regardé⁽¹⁾.

La réflexion sur la rencontre entre le moi et l'autre se déploie dans la pensée d'Amina Rachid autour de multiples axes que nous pouvons regrouper dans quatre séries questions. En premier lieu, il y a la question de la

(1) Ibid.

langue de l'autre qu'elle aborde dans l'une de ses premières études, l'examinant dans son rapport à l'identité nationale en situation coloniale. Vient ensuite, les enjeux théoriques qui traversent le vaste champ construit autour de la problématique de l'altérité, dont elle présente une synthèse extensive dans son ouvrage *La littérature comparée et les études contemporaines de la théorie littéraire*. Ces considérations théoriques lui permettent d'approcher son thème favori: le récit de voyage comme lieu de formation de l'image de l'autre, autour duquel tourne la troisième série de réflexions. Enfin la question du genre littéraire, notamment le roman arabe et les discours controversés sur sa naissance, se situe à l'intersection des deux directions qui résument son travail: la question de l'autre et le comparatisme dans son rapport à la théorie littéraire. C'est dans le cadre de la deuxième direction que nous aborderons ses thèses sur le genre littéraire.

Langue du moi, langue de l'autre

Le point de départ de la pensée de l'altérité chez Amina Rachid tient dans sa conception de la langue⁽¹⁾. Matière vivante, celle-ci se construit par des concepts provenant parfois de la science, et forge son lexique dans la neutralité de l'expression ; d'autres fois, ce lexique,

(1) A. Rachid « Langue nationale et identité harmonieuse: deux conditions du développement culturel », *Al Qahira*, n° 110, novembre 1990.

chargé de valeurs et de préjugés culturels qui font corps avec les mots, entrave l'impartialité de l'expression. C'est pour cette raison que les premiers mots de l'enfant, formant sa première conscience du monde devraient puiser dans le répertoire de la langue natale. Amina Rachid émet des réserves sur l'immixtion de la langue étrangère et de la langue maternelle à un âge précoce, intrusion qui engendre un déséquilibre entre l'affectif et le réflexif et pourrait amener un trouble dans la formation d'une conception du monde et de soi. Car l'affectif mûrit par l'apprentissage de la langue natale et participe à la construction du noyau dur de la personnalité humaine et de l'identité individuelle et collective⁽¹⁾.

Sa vision dialectique du statut de la langue étrangère dans le contexte colonial montre l'enjeu qu'elle présente: d'un côté, la connaissance de l'autre et de sa langue présentent un atout: lieu d'un échange culturel et outil d'enrichissement mutuel fondamentaux pour l'épanouissement de l'être. D'un autre côté, ces avantages ne devraient pas dissimuler le risque que la langue de l'autre en situation coloniale pourrait entraîner, en se changeant d'un moteur de développement culturel à une idéologie qui accorde la suprématie à la langue étrangère⁽²⁾.

Amina Rachid observe que les époques de renaissance dans l'histoire des peuples sont souvent liées à une ouverture sur

(1) Ibid., p. 10.

(2) Ibid.

l'autre et au désir de découvrir sa culture et d'investir ses réalisations scientifiques. C'est ce qui s'est produit en Europe, au Moyen Âge, avec l'apprentissage de l'arabe qui a permis la transmission d'une somme de connaissances scientifiques et philosophiques où la civilisation européenne avait largement puisé. C'est ce qui s'est passé également au XVI^e siècle européen avec la redécouverte de la culture et de la langue grecques. Ce fut aussi le cas pour la *Nahda* arabe au XIX^e siècle: le voyage et l'apprentissage du français ou de l'anglais étaient envisagés comme propulseurs principaux du développement social et culturel des sociétés arabes. Cependant, cette ouverture sur la langue de l'autre est née à une époque où se préparaient les prémices de l'ère coloniale. Au temps de Mohammed Ali Pacha, les langues européennes sont désignées comme les langues de la « civilisation » et de la science. Ce qui a entraîné, conclut-elle, chez les grands penseurs de l'état moderne - cet état qui germait sous l'occupation britannique en Égypte - la formation d'une vision du développement culturel marquée par un déséquilibre, donnant la priorité à la dimension technique, et contribuant à une idéologie qui prône la supériorité de l'autre européen, sa langue et sa culture.

Enjeux théoriques

Le statut de l'image de l'Autre s'est radicalement modifié entre les débuts de la recherche comparatiste au début du XIX^e siècle et le travail actuel en « imagologie ». Sujet privilégié de l'école dite

« française », l'étude portait alors sur les stéréotypes socio-culturels véhiculés par la littérature, du regard de peuples sur d'autres peuples... La propagation des concepts modernes de la théorie littéraire depuis les formalistes russes voit disparaître les études d'images, cédant la place aux recherches sur la littérarité des textes. Cependant dans les dernières décades du XX^e siècle, on voit réapparaître les études d'images, mais sous d'autres formes: citons ainsi, en France, Daniel-Henri Pageaux, fondateur d'une autre manière de considérer et d'analyser les images dans le cadre d'une discipline nouvelle, inédite: l'imagologie⁽¹⁾.

Dans ses études sur les théories principales élaborées autour de la notion d'altérité, Amina Rachid s'intéresse tout particulièrement aux réflexions sur les images de l'Orient dans la littérature européenne. Elle note que les études comparées ont évolué, passant d'un objectif de recensement et de description de l'image stéréotypée de l'autre, à l'analyse des facteurs historiques et idéologiques qui ont contribué à la façonner. Cet intérêt va de pair avec une attention qu'elle accorde aux outils d'analyse permettant d'entrevoir, dans la matière discursive et linguistique du texte, les choix idéologiques des auteurs ayant produit ces images.

(1) A. Rachid, « Littérature comparée, Perspectives postcoloniales et francophones », cours de littérature comparée, Université du Caire. 2010.

Ainsi, dans un texte qui délimite le champ théorique de la question de l'autre et qui couvre, avec un vaste tableau, les théories qui l'ont problématisée: « L'image de l'autre en littérature comparée: transformations théoriques et méthodologiques »⁽¹⁾, elle cherche à articuler une ligne de pensées qui traverse les écrits de Jean-Marie Carré, Etiemble, Edward Saïd, Todorov, Maxime Rodinson et Daniel-Henri Pageaux. Elle conteste tout d'abord, dans *Voyageurs et écrivains français en Égypte* de Jean-Marie Carré, un discours « naïf » et une vision réductrice du rapport à l'autre qui aplatit les antagonismes historiques et masque les enjeux impérialistes. C'est Etiemble, selon elle, qui commence à contester l'eurocentrisme de la littérature comparée, liant cette tendance à l'idéologie de l'époque coloniale, laquelle a marqué la naissance de la discipline. La transformation se poursuit avec la mise en rapport entre discours orientaliste et histoire coloniale, chez Edward Saïd qui a présenté une conception plus politisée de la supériorité exercée sur l'autre oriental, dont on retrouve les signes « aussi bien dans les ouvrages scientifiques que dans les œuvres littéraires⁽²⁾. » Toutefois, Amina Rachid réfute, dans *L'orientalisme*, la concentration sur le discours de domination et le silence sur d'autres aspects qui complexifient l'image de l'Orient créée par l'Occident. C'est ce regard plus nuancé qu'elle

(1) Op.cit., *La littérature comparée* ...

(2) Op.cit., *Cours de littérature comparée* ...

retrouve chez Maxime Rodinson qui situe l'origine des conflits entre Orient et Occident antérieurement au Moyen Âge. Elle explique ainsi que l'imaginaire d'un Orient objet à la fois d'attraction et de répulsion⁽¹⁾ remonte au-delà des anciennes rivalités religieuses et s'explique, par exemple, par la nature des échanges commerciaux entre les deux pôles, et par le rôle interculturel joué par certains textes fondateurs tels que *Les milles et une nuits*.

Dans sa lecture de *Nous et les autres* de Todorov Amina Rachid met en valeur le renouvellement dont la vision de l'auteur fait preuve, en soulignant le rôle joué par le « regardant » dans la formation de l'image de l'autre. Elle précise l'importance de concevoir le voyageur comme individu et non seulement en tant qu'instance historique, un voyageur qui a un regard conditionné par son statut et les objectifs de son voyage, qu'il soit touriste, homme d'affaires, colon, travailleur... etc. Elle souligne cette même importance accordée par D. H. Pageaux au regardant et les différentes attitudes qu'il lui attribue: « principalement, manie, phobie, philie, dont l'étude permettrait de relever, non seulement la structure de l'image et l'imaginaire du regardant, mais aussi l'état d'une société telle que vécue, éprouvée, rêvée...⁽²⁾»

Face à cette transformation de l'étude de l'autre, passant

(1) Op.cit. *La littérature comparée...*, p. 138.

(2) Ibid.

de l'examen de ses images, à son approche par l'imagologie, Amina Rachid scrute les origines de ce revirement:

Sans doute faudrait-il ici revenir à la situation historique de l'après deuxième guerre mondiale et au mouvement de libération des colonies qui domine cette période et révèle une réalité qui n'était pas prise en compte jusque-là: que l'image de l'Autre était dominée par deux siècles de colonisation de quelques grandes nations occupant l'ensemble de la planète, en Afrique, en Asie, en Amérique latine⁽¹⁾.

Indépendamment du fait que ces survols comparatistes présentent une synthèse condensée d'un vaste champ théorique qui problématise la question de l'autre - aussi bien sur le plan de sa construction par les textes littéraires, que sur celui de son étude théorique - ils montrent aussi la complexité du fait comparatiste. Celui-ci se doit de prendre en compte les enjeux historiques, anthropologiques et idéologiques qui structurent le rapport à l'autre. Ce comparatisme, quand il se développe dans le monde arabe, ne peut pas ignorer une histoire qui a souvent été conduite par les conflits et les guerres coloniales. Au demeurant, ce vaste panorama permet de retracer le cadre théorique de ses propres lectures comparées, notamment son travail sur le récit de voyage et la théorie du roman.

(1) Ibid.

Regards croisés

Amina Rachid consacre de nombreuses études aux regards croisés d'écrivains et de penseurs égyptiens et européens ayant construit, via le voyage, des images réciproques les uns des autres. Le choix des textes qui constituent son large corpus s'inscrit dans une histoire littéraire marquée par la traversée des frontières caractéristique de l'époque coloniale et de sa modernité culturelle, dans ses allers-retours du centre aux périphéries. À ce titre, Amina Rachid aborde les textes littéraires comme des lieux de conflit, d'exercice de pouvoir et de formulation des rapports dominants/dominés.

Son corpus comprend des œuvres des années romantiques de Flaubert et de Nerval, dans leurs voyages en Égypte (« L'autre entre hégémonie et conflit »⁽¹⁾). Il s'étend pour contenir une littérature égyptienne produite à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, par les figures de la *Nahda*, découvrant l'Occident: Al-Muwaylihi, Haykal, Yehia Haki, dans « Autour de quelques problématiques de la naissance du roman »⁽²⁾ et « Haykal lecteur de Rousseau »⁽³⁾ ; Rifâ'a al-Tahtawi, Alî Mubârak, Abdallah Nadîm et Al-Muwaylihi, étudiés dans « Aux sources du libéralisme égyptien »⁽⁴⁾. Ce corpus fait

(1) In: *Kadaya Fekreya*, n° 21, 2005, le Caire, Madbouli.

(2) In: *Fuṣūl*, numéro 4, octobre 1986, Le Caire.

(3) In: *Etudes Jean Jacques Rousseau*, « A l'écart », Reims, 1992.

(4) In: *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°52-53, 1989. *Les Arabes, les Turcs et la Révolution française*.

également le chemin inverse, en révélant l'aventure de trois auteurs européens du XX^e siècle qui relatent leurs expériences de dépaysement en Égypte: Lawrence Durrell, Ungaretti et Michel Butor, dans « l'Égypte au carrefour⁽¹⁾ ».

Dans « L'autre entre hégémonie et conflit », Amina Rachid met en application ses conceptions de l'étude de l'autre, en examinant, dans leurs récits de voyage, l'image de l'Égypte construite par Nerval et Flaubert. Elle cherche dans l'histoire personnelle des deux écrivains, leurs crises psychologiques, l'imaginaire collectif et l'idéologie de leurs époques, des facteurs qui auraient contribué à la conception de cette Égypte écrite. Elle analyse le choc des deux auteurs français, face à une réalité égyptienne bien distante du rêve romantique qu'ils avaient formulé avant leur voyage, et d'un Orient mythique engendré par l'imaginaire des *Mille et une nuits*. Elle constate que le goût de l'Orient, qui se répandait dès les années trente du XIX^e siècle, avait contribué à préparer l'ère coloniale de l'Algérie française. Ce rêve d'Orient serait aussi une réaction contre le conservatisme politique et artistique qui gagnait les sociétés des deux auteurs. Dans leur imaginaire, explique Amina Rachid, l'Orient était présent comme un antidote aux amertumes accumulées tout au long de leurs parcours d'écrivains rebelles, associés au mouvement « Jeune France », lequel a marqué la troisième

(1) Op.cit. *La littérature comparée* ...

décennie du XIX^e siècle. De plus, leurs histoires personnelles auraient participé à façonner l'image d'une Égypte qui guérit les âmes tourmentées: Nerval opère une identification entre la quête de l'Orient et celle de la femme rêvée, mère morte et amante perdue ; alors que Flaubert cherche, par son dépaysement, un remède aux troubles nerveux qui s'étaient emparés de lui après le décès de sa sœur.

L'étude du texte de Nerval révèle les différentes facettes d'une Égypte qui glisse vers la mort, mort lente d'une grande civilisation qui n'est plus, et mort que précipite l'invasion d'une modernité altérant l'âme du pays antique. Notre auteur constate en outre que chez Flaubert « la beauté exotique des paysages ne fait pas disparaître l'horreur des visions, ni l'arrogance orientaliste: la description des malades de Kasr el-Aïni et des corps meurtris par la crasse et l'indigence illustre -t-elle le style réaliste de l'écrivain, ou bien révèle-t-elle un sentiment de mépris vis-à-vis d'un autre inférieurisé⁽¹⁾ ? »

L'image dédaigneuse que livre le regard orientaliste sur l'Égypte, conclut Amina Rachid, se construit partiellement en écho à une image en germe avant le voyage. Ce voyage égyptien pour Flaubert, aussi décevant que pour Nerval, « lui a permis probablement de dépasser le romantisme de son adolescence, pour devenir le grand romancier que nous connaissons. Mais il a aussi participé

(1) Op.cit., *La littérature comparée* ... p. 158.

à nourrir les préjugés ayant contribué à la formation d'un réservoir idéologique où ont puisé les justifications du colonialisme présenté comme moyen de sauver les pays arriérés, par le transfert de la civilisation⁽¹⁾. »

(1) Ibid.

Du comparatisme à la théorie littéraire

Dans le contexte culturel des années soixante, saturé de préoccupations théoriques et de progrès méthodologiques dans les études littéraires, il m'est apparu que le comparatisme était indispensable à l'élaboration d'une théorie de la littérature, pour une raison simple: La comparaison permet d'introduire dans les analyses formelles la dimension historique qui leur manque⁽¹⁾.

Amina Rachid conçoit la littérature comme un lieu de médiation entre fiction et histoire, au-delà des frontières qui séparent les deux domaines, situant l'une du côté de l'imaginaire et l'autre du côté des faits. Fiction et histoire sont pourtant proches, écrit-elle, par leur objet, le référent absent dans l'un et l'autre cas, et par le recours aux outils qu'offrent le langage et le récit pour reconstituer ce grand absent. L'œuvre littéraire en ce sens peut être lue comme une production historique, par son genre, ses formes, ses significations et ses valeurs. Elle affirme:

La valeur [...] dépend étroitement d'un contexte aussi bien social que culturel. Depuis l'élaboration récente

(1) Op.cit., « Comparer pourquoi? » ...

de la notion dans la tradition européenne ou de l'adab dans la tradition arabe – les œuvres littéraires sont généralement considérées comme des productions esthétiques, accompagnées dans les cursus scolaires et académiques toujours en vigueur, d'une histoire littéraire qui en indique les traits d'un contexte historique, social et culturel. Ce n'est que depuis quelques décennies que la sociocritique et la narratologie repensent le texte comme traversé par les tensions et les conflits d'une histoire et les rapports de pouvoir qui procèdent à la légitimation ou à l'exclusion des œuvres et des auteurs. En fait dès l'apparition du texte littéraire et son appartenance à un genre ou mode littéraire, jusqu'aux signes de l'histoire dans le texte et même en leur absence, la syntaxe et la sémantique du fictif disent une histoire: le texte littéraire est dans le monde, il dit le monde, il produit le sens du monde⁽¹⁾.

L'extension de la culture critique d'Amina Rachid et son assimilation profonde des théories de la littérature et de la nouvelle critique lui ont permis de construire une vision du littéraire qui saisit le lien entre ce qu'il a de plus spécifique: sa substance esthétique, et sa dimension sociale. C'est ce lien, révélant les valeurs ancrées dans le texte, qu'elle étudie dans sa recherche sur les rapports

(1) A. Rachid « Fictionnalité de l'Histoire, historicité de la fiction », in: *Ecrire l'histoire de son temps, Europe et monde arabe, Ecriture de l'histoire I*, Richard Jacquemond (dir.), Paris, L'Harmattan 2005, p. 23.

entre « Idéologie et forme littéraire dans *Ayyâm al-Insân al-sabaa* »⁽¹⁾ (*Les sept jours de l'homme*) du romancier égyptien Abd el-Hakim Kassem, ou dans ses lectures multiples du roman de la terre. Ses réserves vis-à-vis du structuralisme témoignent du refus d'envisager le texte comme une entité fermée, séparée de sa condition culturelle et des structures sociales qui le définissent, récusant ainsi toute approche du littéraire qui le dépossède de son sens.⁽²⁾

Sa lecture des œuvres littéraires se fonde sur un appareil théorique dense issu principalement du champ de la sociologie de la littérature, appareil qu'elle affine en l'associant aux problématiques de la narrativité, dans sa révision tardive de la mise à l'écart du contexte dans l'approche du texte. Ce lien entre texte et hors-texte, elle l'a exploré dès 1985, avec sa découverte de Bakhtine qui selon elle a pu extraire « l'utile » des théories des formalistes russes, pour le combiner avec une approche marxiste de l'œuvre littéraire. Dans son étude explicative et critique sur « L'Espace-temps dans l'œuvre littéraire: le chronotope de Bakhtine »⁽³⁾, elle essaye d'élucider certains lieux « obscurs », voire « contradictoires », dans ce qui lui semble à la fois foisonnant et anarchique dans la pensée de Bakhtine.

(1) In: *Adab wa naqd*, n° 46, 1984.

(2) A. Rachid, « La sémiotique, concepts et dimensions », *Fuṣūl*, n° 3, avril 1988.

(3) In: *Adab wa naqd*, numéro, n°18, décembre 1985.

En plus de ces thèses, son approche critique s'est fondée dans une grande mesure sur les théories de Georges Lukacs, Lucien Goldman, Pierre Bourdieu ..., mais aussi sur celles avancées par Henri Mitterrand qui affirme que « le roman est un discours sur le monde⁽¹⁾», Philippe Hamon qui souligne « l'importance de la valeur et de l'évaluation dans le texte littéraire⁽²⁾», et Todorov qui s'intéresse « à des formes du récit liées à l'idéologie⁽³⁾. »

Le roman, un lieu de connaissance

Amina Rachid est particulièrement attirée par le genre romanesque, qui par son esthétique, son rapport à l'idéologie et aux genres littéraires, son assimilation profonde des langues et des voix narratives, son lien étroit avec la vie, constitue un haut lieu de connaissance du monde et de soi et un lieu de plaisir artistique intense.⁽⁴⁾ Le travail sur la fiction romanesque vecteur d'expériences et de savoirs, s'insère dans sa vision engagée de la vie, la fiction pouvant révéler « ce que l'histoire ne permet pas toujours de dégager⁽⁵⁾. » Toutefois, ces révélations ne constituent jamais des

(1) Op.cit., « Fictionnalité de l'Histoire, ... », p. 17.

(2) Ibid., p. 22.

(3) Ibid.

(4) A. Rachid, *La fragmentation du temps dans le roman moderne*, le Caire, Organisation égyptienne générale du livre, 1998, p. 7.

(5) Op.cit., « Fictionnalité de l'Histoire, », ... p. 18.

certitudes, mais des lieux traversés par des tensions et des conflits, des lieux d'interrogation sur le sens et de manifestation du multiple. Le roman est un genre qui irrite ceux qui cherchent à établir des frontières et à fixer des définitions⁽¹⁾, car ce genre «est toujours en quête de son esthétique, dans son mouvement complexe et dans la pluralité de ses voix⁽²⁾. »

Une des problématiques débattues dans son travail, tant sur le plan de la théorie littéraire que sur le plan comparatiste, est celle des débuts du roman et ses naissances multiples dans différentes contrées. Dans sa recherche comparée sur les origines du roman⁽³⁾, elle opère un rapprochement entre deux œuvres fondatrices du genre romanesque dans deux contextes différents: *Jacques le Fataliste* de Diderot et *Hadith 'Isâ Ibn Hichâm* de Muwaylihî. Ce qui les unit, c'est d'abord le fait qu'elles sont des produits d'époques transitoires: le XVIII^e siècle français et le XIX^e siècle arabe. Par ailleurs, elles reprennent la forme d'un voyage picaresque de personnages qui, à travers le dialogue et le déplacement, cherchent à comprendre leur époque. Au reste, les deux romans annoncent également de nouveaux modes d'écriture, dans leur champ littéraire respectif.

(1) A. Rachid, « Problèmes de la naissance du roman: *Jacques le Fataliste* et *Hadith 'Issa ben_Hicham* (en arabe), *Fuçûl*, n°4, 1986, p. 109.

(2) Ibid., p. 108

(3) Ibid.

Ce parallélisme permet à Amina Rachid de formuler une interrogation commune sur les débuts du roman, pour mieux concevoir les variations historiques qui conditionnent la naissance du genre. Sa lecture historique de la naissance du roman moderne a montré qu'il s'est développé conjointement en Europe et dans le monde arabe, grâce à l'essor de la bourgeoisie et au développement d'un public de lecteurs. Mais alors que l'évolution de la science et de la pensée philosophique en Europe s'est réfléchi sur la créativité littéraire, l'absence de démocratie, l'affaiblissement de l'esprit critique et la stratification sociale ont freiné l'épanouissement du roman dans le monde arabe, l'ayant maintenu dans une situation de dépendance par rapport aux canons issus de la tradition romanesque européenne et surtout française.

L'étude résume la controverse sur ce qu'elle appelle « le mythe » du premier roman arabe. Contre l'opinion largement partagée qui définit *Zaynab* de Haykal comme le premier roman égyptien et arabe moderne, elle oppose un autre point de vue identifiant *Hadîth Isâ Ibn Hichâm* comme l'œuvre qui a le mieux illustré l'esprit de modernité de son époque, modernité associée à une forme romanesque dérivant de la tradition du récit arabe classique. Elle réfute la thèse de Yehia Haqqi - déployée dans son livre *Fagr al-Qissa al-masriyya, (L'aube de la nouvelle égyptienne)* - qui épouse l'idée du critique orientaliste H. A. R. Gibb, préconisant la forme du roman

occidental comme critère définitoire de la modernité littéraire.

L'idée de l'emprunt de la forme, développée par Y. Haqqi, est amplement répandue et quasi enracinée. L'étude de *Jacques le fataliste* de Diderot nous a permis d'observer que le roman français ne mûrit pas au XVIII^e siècle grâce à l'admiration que vouèrent les romanciers français à Richardson ou à Fielding, mais qu'il s'épanouissait corrélativement à l'évolution d'un regard tourné vers l'intérieur, et grâce à un rapport étroit qu'entretiennent les écrivains avec la transformation de leur réalité sociale et de leur champ intellectuel.⁽¹⁾

C'est là où se révèle la différence entre influence et dépendance, selon A. Rachid: la première est une richesse, et présente des acquis ; en revanche, la dépendance est définie comme « le transfert d'une problématique et de ses solutions, en l'absence d'une dialectique entre la spécificité de l'expérience et l'universalité de l'évolution, et d'un échange équilibré entre le moi et l'autre⁽²⁾. »

Un autre sujet débattu par la théorie du roman et que le comparatisme est en mesure d'aborder, est celui du temps romanesque. Dans son livre *La fragmentation du temps dans le roman moderne*, Amina Rachid affirme que le

(1) Op.cit., « Problèmes de la naissance du roman... », p. 118.

(2) Ibid.

temps conditionne le genre romanesque: le temps contenu dans l'évolution du genre, dans l'histoire enchevêtrée au récit et dans le rapport de l'auteur à l'Histoire. À la différence du roman traditionnel où la fonction principale du temps est de soutenir la ligne chronologique tracée par l'intrigue, le roman moderne fait du temps son objet, un temps non réglé sur une mesure universelle, mais construit par la mémoire individuelle et qui, comme Bergson l'affirme, s'oppose souvent au temps extérieur. Selon Amina Rachid, le roman qui fait du temps sa problématique primordiale a le pouvoir de fournir des réponses que la philosophie n'est pas en mesure d'offrir, car le romancier peut toucher les profondeurs de ce temps individuel enfoui au cœur de l'expérience humaine. À travers ce raisonnement, elle établit son hypothèse sur le rôle fondamental joué par le temps dans la construction de l'esthétique du roman moderne. Dans cette optique, le comparatisme devient un outil privilégié pour la production d'une poétique qui, dans son ouvrage, se dégage du parallèle multiple dressé entre *L'Amant* de Marguerite Duras, *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf, originaires de sociétés industrielles modernes et *Tilka al-râ'iha* (Cette Odeur-là) de Sonallah Ibrahim provenant d'une littérature arabe tiers-mondiste. Par-delà leurs différences, ces trois romans modernes appartenant aux littératures anglaise, française et égyptienne montrent des similitudes qu'Amina Rachid identifie à une temporalité fragmentée. Celle-ci, révélant une vision qui se définit par un lien trouble entre

présent et passé, détermine l'esthétique des œuvres et leur manière de produire du sens.

L'autobiographie

Dans la multiplicité des genres littéraires, l'autobiographie présente sans doute une forme de modernité. Une modernité qui désigne la connaissance de soi, la résistance à l'inconnu, au non-sens du cheminement de nos vies, et la recherche d'une unité par-delà la dispersion de notre présence au quotidien. L'autobiographie révèle, de plus, la situation de l'individu dans la société, les limites de son contrôle du rapport à soi, à l'autre et aux objets du monde⁽¹⁾.

L'autre genre auquel Amina Rachid s'est adonnée est l'autobiographie, tant par son projet d'écriture autobiographique entamé et publié dans deux numéros de la revue *Al Hilal*, mais resté en grande partie inachevé, que par ses études consacrées à l'écriture autobiographique.

Nombreux sont ses écrits consacrés en partie ou totalement à l'étude de textes autobiographiques ou qui se situent entre fiction et autobiographie. Elle formule sa conception de l'écriture de soi, à partir d'un certain nombre d'idées. D'abord qu'un écrit de soi est un acte de connaissance et de construction de sa personne, un moyen

(1) A. Rachid, « Confusion du moi à la recherche de la modernité, l'après et l'avant », In *Kadaya Fekreya*, p. 225.

« de dégager une autonomie du moi... dans le conflit des voix qui déterminent notre relation au monde et à nous-mêmes⁽¹⁾. » Dans son étude de *L'amant* de Marguerite Duras⁽²⁾, l'écriture est définie comme un acte de rébellion qui dit le moi contre le pouvoir de la mère et contre le discours social qui associe l'écriture à l'immoralité.

On écrit aussi pour mieux voir, pour comprendre ce qui s'est passé et pour témoigner⁽³⁾, car l'autobiographe est témoin de son temps. La question du témoignage posée dans le contexte historique de la modernité arabe permet de dire les expériences traumatisantes des occupations des terres et des guerres coloniales. Dans ses réflexions formulées autour du récit autobiographique de Mourid al-Barghouthi: *Wulidtu hunâk, wulidtu hunâ* (*Je suis né là-bas je suis né ici*), à la question: Pourquoi raconter? Elle répond: « Pour expliquer aux enfants, aux générations qui ne savent pas, la perte de la Palestine et peut-être pour nous justifier de l'avoir perdue⁽⁴⁾. » Amina aime suivre les voix mineures qui racontent « le petit fait vrai », qui disent l'Histoire mieux que les livres des historiens, ces

(1) A. Rachid, « Palestine enfants dans la guerre et en exil, *Je suis né là-bas je suis né ici* de Mourid al-Barghouthi », intervention au Colloque international: Enfances en guerre. Témoignages d'enfants sur la guerre, Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand (CELIS) Université d'Amiens (CHSSC) 7-8-9 décembre 2011 UNESCO, Programme ANR.

(2) Op.cit., « Le moi et l'impérialisme ... », ...

(3) Op.cit. « Palestine ... », ...

(4) Ibid.

voix qui ont narré en Palestine « le départ de ceux qui sont partis avec les clefs de leur maison, croyant revenir bientôt, et qui ne sont jamais revenus ou sont revenus, bien plus tard, en visiteurs...⁽¹⁾»

Par ailleurs, l'écriture autobiographique qui dit l'Histoire est elle-même conditionnée par l'Histoire, parce que dans ce qu'elle comporte de plus intime, cette écriture témoigne d'un discours social « déterminé par les institutions et réglé par les lois d'exclusion⁽²⁾. » Dans cette optique, l'écriture de soi se présente comme un lieu d'articulation d'un jeu de pouvoirs qui engage la personne, détermine ses choix et s'inscrit dans son écriture. Dans « Les jeux du pouvoir dans l'écriture de soi⁽³⁾ », trois sphères du moi autobiographique se dégagent⁽⁴⁾: l'ascendant familial, la vie politique et les livres entre lecture et écriture.

Dans une autre étude publiée dans son ouvrage codirigé avec Salma Mobarak: *Débuts en comparaison*⁽⁵⁾, Amina Rachid met en doute l'idée assez répandue selon laquelle,

(1) Ibid.

(2) A. Rachid, « Les jeux du pouvoir dans l'écriture de soi », *Discours et Relations de pouvoir*, Actes de colloque international, Département de français, Faculté des Lettres, Université du Caire, 29-31 octobre 2006, p.52.

(3) Ibid.

(4) Ibid., p.60.

(5) A. Rachid, « Les débuts de l'autobiographie, Propositions controversées », in: *Débuts en comparaison*, (dir.) Amina Rachid et Salma Mobarak, Publisud, Paris, 2015.

l'écriture de soi relève d'un genre fondamentalement occidental. La perspective comparée s'avère le moyen par lequel, une telle assertion est interrogée. En revisitant un certain nombre de recherches qui confirment l'existence d'écrits autobiographiques dans la tradition littéraire arabe classique, et en abordant la lecture de certains textes tirés de cette littérature, situés entre le IX^e et le XIX^e siècles, Amina Rachid parvient à émettre des propositions qui modifient la donne théorique sur les débuts occidentaux de l'autobiographie. Ainsi elle effectue un parcours comparatiste illustré par de nombreux exemples qui démontrent la manifestation des signes de l'écriture de soi chez Al-Ghazali, Al-Hallaj, Al-Suhrawardi et Al-Isfahani. Elle analyse, par exemple, dans *Le Collier de la colombe (Tawq al-hamâma)* d'Ibn Hazm, l'écriture de la souffrance, de l'exil et d'un amour malheureux et constate qu'il s'agit chez lui « comme c'est souvent le projet et l'enjeu du genre autobiographique: d'écrire pour comprendre, et soi-même, et son temps. À quoi Ibn Hazm ajoute la finesse d'une psychologie sociale et le courage de l'« aveu »⁽¹⁾.» Elle signale aussi l'existence d'écrits de soi d'intellectuels et d'hommes politiques égyptiens du XIX^e siècle: Rifaa al-Tahtawy, Ali Moubarak, Nubar pacha, Abbas Helmi II et la princesse Selma de Zanzibar... qui mêlent témoignages personnels et historiques, réfutant l'idée célèbre selon laquelle l'autobiographie, dans le monde

(1) Ibid., p. 161.

arabe commence avec le *Livre des jours (Al-Ayyâm)* de Taha Hussayn dont la première partie est publiée en 1927.

Avant de clôturer cette section consacrée à la place de l'autobiographie chez Amina Rachid, il convient d'évoquer son propre projet d'écriture autobiographique, ranimé par une sollicitation qu'elle relate dans sa *Note à Nadim*:

Elsa, ta maman, m'a demandé un jour de poursuivre cette autobiographie que j'ai commencée, qui dort dans un tiroir en fragments dans le fouillis de mes papiers. Elle a ajouté: J'aimerais que mes enfants sachent qui était leur grand-mère⁽¹⁾.

C'est ainsi que commence les feuillets adressés au petit fils, Nadim. « Qui était leur grand-mère ? » Amina est bien consciente de la singularité de son expérience: « J'ai vécu une situation médiane assez exceptionnelle, entre cultures, classes sociales, pays différents, ... tout cela est une richesse dont je devrais témoigner⁽²⁾. »

Ecrire pour témoigner est le cœur de ce projet resté en friche. « Pourquoi je n'écris pas? » se demande-t-elle pourtant. Difficulté de reconstituer une ligne de vie qui embrasserait un foisonnement aussi dense, un parcours si partagé, où le lieu fondamental est celui de « l'entre-deux » ? Ou bien appréhension devant les choix à faire ? « Car on écrit à partir d'une mémoire forcément

(1) Op.cit. *Note à Nadim*.

(2) Ibid.

sélective: que faudrait-il dire ? Ne pas dire ?⁽¹⁾ » Ou bien encore conscience aigüe de l'autre nécessairement présent dans l'écriture de soi ? « L'autre de qui j'aurai à parler et dont je n'aimerais pas ternir l'image, et cela m'arrête aussi beaucoup⁽²⁾. »

Probablement, pour toutes ces raisons le projet autobiographique d'Amina est resté en fragments. En revanche cette quête du moi a été poursuivie dans les écrits d'autrui, tant par la lecture que par la passion mise à leur étude.



**Amina Rachid: 2012, cours de littérature comparée à
l'Université du Caire**

(1) Op.cit. Randa Sabry, Entretien ..., p. 23.

(2) Ibid.

**3- Textes choisis dans les écrits
D'Amina Rachid**

Autonomie et dépendance culturelle en Égypte au début du XIX^e siècle À propos d'une lecture de Tahtawi⁽¹⁾

Amina Rachid

Si l'on commence à connaître davantage le sens politique, économique, social de la dépendance, l'expression « dépendance culturelle », malgré sa vogue croissante, reste ambiguë et peu précise. D'aucuns contestent la possibilité même de son existence. Au niveau de l'intellect, de la culture, de la science, comment parler de dépendance ? L'humain n'est-il pas l'universel ?

D'autres voient la dépendance culturelle partout où des enjeux politiques sont en cause, le politique n'allant pas sans la persuasion. L'on sait depuis Gramsci et Althusser que les Etats, pour dominer les peuples, n'usent pas seulement d'appareils répressifs: police, tribunaux, lois et autres systèmes de contrôle et de surveillance, mais ont recours également aux appareils idéologiques: l'école, la presse, la télévision, voire les institutions familiales, cléricales ou autres, afin d'obtenir l'adhésion de la

(1) Etude publiée in: *La fuite en Égypte*, (dir.) Jean Claude Vatin, CEDEJ - Égypte/Soudan, 1989.

communauté aux objectifs de l'Etat.

Depuis la fin de la deuxième Guerre mondiale, avec le renforcement des luttes de libération en Afrique, en Asie, en Amérique Latine, la réflexion des penseurs, des sociologues ou des militants s'est étendue aux problèmes posés par la domination culturelle dans le contexte des débuts de la décolonisation. Il s'est agi alors pour les pays colonisateurs de remplacer les modes traditionnels de domination par d'autres moyens plus subtils, en utilisant la science, la technique et la dépendance culturelle des élites intellectuelles des pays dominés. Se voyant amené à évacuer des territoires effectifs, le colonisateur s'est attaché alors à s'appropriier d'autres territoires, au niveau des cadres intellectuels et techniques, par le biais de l'éducation et de la formation, des manières de voir, de penser et de vivre, prolongeant ainsi son emprise et sa présence.

Selon Franz Fanon dont on a cessé trop tôt de lire l'œuvre, selon Amilcar Cabral, ancien chef du Front de Libération de Guinée-Bissau, assassiné par la CIA, cet intérêt pour les élites et cette utilisation de la culture avaient commencé bien avant le néo-colonialisme moderne, puisque dès le début de son intervention, le colonisateur s'est acharné à vouloir convaincre le peuple colonisé: de la nécessité de sa présence, de la supériorité de sa culture, donc de l'importance de son influence, bénéfique et civilisatrice.

Le cas de l'Égypte au début du XIX^e siècle, ou plus

précisément de l'Égypte sous Mohamed Ali, est plus complexe. Ou peut-être trouve-t-on toujours plus complexe ce qui vous touche de plus près ? Il se pose là en tout cas un délicat problème de dépendance culturelle, parce que contrôlé par un appareil d'Etat soucieux de la grandeur de l'Égypte et de son « indépendance » précisément. Problème qui m'est apparu à trois reprises:

1. lors d'un cours destiné aux étudiants en maîtrise à la section de Français de la Faculté des Lettres de l'Université du Caire, lequel cours portait sur l'étude comparée des mouvements de la Renaissance européenne aux XV^e et XVI^e siècles et de la Nahda arabe au XIX^e siècle ;
2. au cours d'un travail sur les regards croisés de Rifâ'a al-Tahtawi et de Suzanne Voilquin, pour une communication au colloque de janvier 1983 à Marseille sur « l'imaginaire créateur d'histoire » ;
3. à propos d'une conférence au parti égyptien du Rassemblement National et Démocratique dans le cadre d'une séance de séminaire sur les différentes formes de dépendance culturelle, scientifique, artistique, technique, etc.

Le problème pourrait, brièvement, être formulé de la manière suivante: comment s'établit le statut d'un

discours idéologique, caractéristique de son temps, traversé par les tensions d'un savoir et d'un désir de la connaissance, et marqué toutefois par l'idée de la supériorité de l'autre qui caractérise pour plusieurs générations l'idéologie de l'intelligentsia libérale égyptienne, permettant au pouvoir politique de renouveler d'une génération à l'autre l'impact de l'Occident impérialiste ?

Le rapport entre littérature et art⁽¹⁾

Amina Rachid

Les études sur l'art ne sont pas une innovation. Mais elles sont considérées au XIX^e siècle comme faisant partie de l'esthétique, de l'histoire de l'art ou de la critique des arts. Plus tard elles deviendront une partie de la sémiotique.

Cependant l'étude des rapports entre littérature et arts à laquelle Claude Pichois et A.M. Rousseau ne consacrent que deux pages, en comprend plus d'une cinquantaine dans les études de littérature comparée plus récentes⁽²⁾.

Les rapports entre littérature et peinture, littérature et sculpture architecture ou musique, ont été étudiés d'abord dans le cadre d'un même courant: classicisme, romantisme, réalisme ou surréalisme. Progressivement, et probablement sous l'influence de la sémiotique, l'analyse se concentrera sur l'étude du rapport entre verbe et image, dans le texte (du film, de l'œuvre littéraire) ou à travers les systèmes de signes qui caractérisent le code de la route ou la publicité, la signification symbolique ou

(1) Extrait du cours de littérature comparée, Op.cit.

(2) Cl. Pichois et A.M. Rousseau, *La Littérature comparée*, Paris, A. Colin 1967, pp.133-135, *Le comparatisme aujourd'hui*, pp.133-229, *Précis...*pp.263-298.

métaphorique de l'image: ainsi l'image de Soi et de l'Autre, de même que tout ce qui se rapporte à la dite culture ou civilisation de l'image aujourd'hui en pleine expansion. Les images en effet envahissent notre vie, intellectuelle, artistique ou tout simplement pratique. D'où le recours précieux à la sémiotique, science des systèmes de signes.

Mais ce qui distingue la littérature comparée aussi bien de l'histoire de l'art que de l'histoire de la littérature et de la pensée, ou autres domaines de la culture, aussi bien que de la sémiotique qui étudie séparément chacun des systèmes de signes – à savoir en ce qui concerne l'art « l'organisation interne du texte artistique » et « son fonctionnement social », selon Youri Lotman⁽¹⁾, c'est que la littérature comparée s'attache à dégager la signification d'une culture, à partir des différents arts de l'image et de l'écrit, de même que leurs invariants et variations d'une culture à l'autre. C'est ainsi que Florence Godeau étudie la fragmentation dans les sociétés européennes modernes à partir de la fragmentation du personnage romanesque (chez Proust par exemple) et le cubisme en peinture⁽²⁾, tandis qu'Evanghélia Stead dégage de l'interpénétration de l'image

(1) Youri Lotman, *Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard 1970, p.28.

(2) Florence Godeau, « Une comparaison raisonnée: pour une lecture croisée des productions plastiques et des œuvres littéraires dans le contexte de la modernité », dans *Le comparatisme aujourd'hui*, pp.183-195.

et du texte dans des œuvres de la fin du XIX^e siècle les signes de l'ère de la décadence qui caractérise cette époque⁽¹⁾.

Au prolongement de ces études comparées de l'écrit et de l'image, un intérêt croissant apparaît pour ce que l'on appelle « les images modernes », à savoir le cinéma, la photographie, la télévision⁽²⁾, malgré le refus opposé à ce type d'études par certains milieux académiques conservateurs. Malgré la définition célèbre de Pichois et Rousseau - *La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression et de la connaissance*⁽³⁾ - une certaine méfiance continue à planer sur la comparaison des textes littéraires avec des arts considérés comme inférieurs. En effet une hiérarchie continue à séparer les « objets culturels » entre inférieurs et supérieurs. Ce même mépris dominait autrefois le regard porté sur les littératures populaires ou les feuilletons présentés par les journaux et continue à influencer notre vision des feuilletons télévisés.

Cependant un progrès s'affirme dans ce domaine qui enrichit au moins deux champs de la connaissance:

(1) Evanghélia Stead, « Sur un phénomène d'immixtion: le texte et l'image dans la seconde moitié du XIX^e siècle », dans *Comparatisme aujourd'hui*, pp.145-182.

(2) Cf. *Précis...*, pp.263-298.

(3) Pichois et Rousseau, *La Littérature comparée*, p.174.

- 1- La poétique qui se trouve approfondie par l'étude comparée du visuel et de l'écrit: narration, description, rythme...
- 2- L'étude des transformations actuelles de la culture sous l'influence de l'image: la manière dont les nouvelles technologies modifient le rapport de l'homme à l'univers⁽¹⁾.

Ainsi pour ce qui est de la poétique, on voit en France, depuis le surréalisme et à l'instar de la technique du collage en peinture, l'image s'introduire dans le texte romanesque: la photo et le dessin dans *Nadja* d'André Breton, l'affiche publicitaire dans *Le Paysan de Paris* d'Aragon. Dans les nouveaux romans, on voit souvent la photo, reproduite ou décrite, révéler un certain état du personnage ou de la situation sociale. Dans *L'Amant* de Marguerite Duras par exemple, la description de la photo de la mère entourée de ses trois enfants révèle l'état d'épuisement et de dépression de la mère. Dans *La Place* d'Annie Ernaux, la photo du père montrerait selon la narratrice sa situation dans l'échelle sociale: sa posture, son regard sur l'appareil, son vêtement. La poétique de la description se trouve affinée par ce processus.

L'analyse comparée entre littérature et cinéma permet

(1) Cf. *The Empire writes back, Theory and practice in post-colonial literatures*, Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, London and New York, Routledge 1989, p. VIII.

également d'enrichir les données de la poétique. Analyses de l'image dans le texte littéraire et de l'écrit au cinéma. Ou encore l'étude du ciné-roman comparé au scénario qui en diffère aussi bien par la densité textuelle que par les connotations relevant de l'imaginaire. Le lien entre nouveaux romanciers et metteurs en scène d'avant-garde. Et également, différence notoire d'avec l'écrit, l'identification du spectateur au spectacle qui lui permet de jouer avec le réel, le confondre avec son imaginaire, avec ses rêves personnels.

C'est ainsi que l'image permet au pouvoir de manipuler le public, se transformant en *moteur de la normalisation sociale*⁽¹⁾. Différentes études montrent que l'image est productrice de mythes qui nourrissent l'imaginaire du récepteur et suppriment sa faculté de raisonner. C'est en ce sens que l'on peut parler de l'influence de l'image sur les modifications de la culture contemporaine.

(1) Cf. Précis..., p.296.

Femmes égyptiennes

Ecriture de soi et révolution⁽¹⁾

Amina Rachid

La femme, sa libération, est un enjeu principal des luttes égyptiennes, de la Nahda ou Renaissance de la fin du XIX^e et des débuts du XX^e siècle, à la révolution du 25 janvier 2011. Sous le signe de la Nahda, il fut d'abord question de l'éducation des filles, le progrès de la nation, devant passer par celle des femmes, l'épouse éclairée, la mère éduquée, étant considérée comme la compagne souhaitée du nationaliste, acteur principal de l'évolution du pays et des progrès de la nation. Il n'est pas encore question, comme il le sera plus tard, d'émancipation féminine, d'autonomie, de réalisation personnelle, de bonheur, d'une vie pour les autres, d'accord, mais liée à un accomplissement de soi. Dans l'un et l'autre cas, il s'agira d'un désir de modernité, d'une vision de la modernité, concept conflictuel, imitation de l'Occident pour les uns, réalisation de l'humain et de l'universel pour les autres. D'où notre choix des deux femmes, objet de

(1) Intervention dans le cadre de l'atelier « Le printemps arabe et les perspectives des universitaires arabes en littérature comparée », tenu au XX^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée (AILC) Paris- Paris-Sorbonne, du 18 au 24 juillet 2013.

cette communication: Malak Hifni Nassif et Latifa al-Zayyat. A ces deux femmes célèbres j'ajouterai une jeune enseignante en littérature anglaise dont le journal autobiographique, *Je m'appelle révolution*, défie les normes de l'écriture de soi aussi bien de forme que de contenu, pour nous introduire au sein des événements par le biais de la langue parlée au niveau des slogans, ceux des manifestants et des écrits sur Internet, Facebook, twitter et autres, et d'une actualité vécue au jour le jour, ardente, échevelée, dangereuse, mais selon Yousri Foda, présentateur de télévision chevronné: *Le peuple égyptien a désormais franchi le seuil de la peur*.

1-Construction d'une nation et modernité: Les prémisses.

La Nahda c'est aussi la construction d'une nation et un sens de la modernité. Le modèle est là dans le livre célèbre de Rifa'a Al-Tahtawy *Takhliis Al-Ibriz fi Talkhis Baris (De l'or épuré pour un Paris en résumé)*. Paris est une ville propre, où tout le monde travaille, où le peuple sait se révolter contre l'injustice et l'inégalité et Paris c'est surtout... les femmes. Elles sont toutes belles, aimables et travailleuses. Tahtawy rêve d'une modernité à l'occidentale à laquelle s'ajouteraient la morale et les normes religieuses de la *Umma*. Le rêve de la modernité sera marqué par cette double dépendance: à l'Occident d'une part, aux normes religieuses d'autre part. Modèle ambigu dès le départ.

Dans cette optique, Rif'aa est le premier intellectuel égyptien, et sans doute arabe, à s'occuper de l'instruction des filles et à fonder une école consacrée à l'éducation féminine. L'unanimité se fera, entre hommes et femmes de la Nahda sur la priorité à accorder à l'enseignement et notamment à celui des femmes. C'est à ce but que Malak Hifni Nassef, femme et enseignante, consacra une partie de sa vie.

D'autres questions restent moins évidentes. Ainsi la polygamie, refusée par tous les acteurs de la Nahda, comme nuisible à l'harmonie familiale, donc au progrès de la nation, selon Qassim Amin notamment mais avec des nuances selon les uns ou les autres. C'est ainsi que pour Mohamed Abdou, la polygamie est une pratique « barbare », tandis que pour Malak Hifni Nassef au refus rationnel de la polygamie, selon la raison d'état et pour le progrès de la nation, s'ajoute sa souffrance personnelle, son mari ayant pris une seconde épouse sous prétexte de la stérilité de Malak. Or elle découvre par la suite que c'est lui qui était stérile! Malak est honorée et respectée par tous les promoteurs de la Nahda. Ahmed Zaki dira d'elle: « Elle m'a ramené à cet âge d'or où les femmes enturbannées pouvaient rivaliser avec les chefs religieux dans les domaines de l'écriture et de la rhétorique », et Lotfy al-Sayed, rédacteur en chef d'*Al-Jarida*, journal des libéraux, publie dans son journal tous les articles que lui soumet Malak. Ce qui n'empêche pas cette dernière de

déclarer ouvertement son désaccord avec les libéraux sur la question du voile qu'ils critiquaient: pour Malak il ne s'agit pas de refuser ou de prescrire le port du voile, mais d'abord d'instruire les femmes et ensuite de leur donner le choix de le porter ou de le refuser. Le problème pour elle n'est d'ailleurs pas le port ou le retrait du voile mais la soumission des femmes à l'homme: s'il souhaite qu'elle s'instruise, elle s'y soumet, s'il refuse qu'elle s'occupe d'autre chose que de ses tâches ménagères, elle lui obéit. C'est ainsi qu'elle écrit à May Ziyadé au cours de la riche correspondance qui les unit: « Que l'homme nous laisse libres de réfléchir à ses idées et de choisir les plus raisonnables, qu'il n'entrave pas notre libération comme il s'est acharné à nous asservir. Nous ne supportons plus notre esclavage. Nous qui ne craignons ni l'air, ni le soleil, ses yeux, sa voix nous font trembler ».

Ya'qub Sannou', autre militant célèbre de la Nahda, admirateur de ces deux femmes et de leur correspondance, estime que celle-ci a pour objet: « la femme égyptienne, sa réforme personnelle, et de là, la réforme du pays ». On y trouve en effet une estime réciproque de ces deux femmes pourtant différentes: Malak est égyptienne, musulmane pratiquante, May est libanaise, chrétienne, élevée à l'occidentale. Elles s'engagent dans une discussion passionnée et passionnante sur l'identité, celle de la nation arabe en voie de formation et de son avenir. Toutes deux déplorent l'influence progressive de l'occidentalisation, des

écoles européennes dont le but est d'enseigner leurs langues et de répandre leur culture et la connaissance de leur histoire, sans se soucier de la langue arabe et de son riche patrimoine culturel. Mais tandis que May estime qu'ajouter des éléments des cultures autres ne peut qu'enrichir la connaissance du patrimoine arabe, Malak déplore les dégâts de ce qu'elle voit comme une invasion et notamment sur les femmes, et bien plus la crise fondamentale de notre identité, car, dit-elle, inévitablement, le plus faible tombe sous la domination du plus fort et elle en éprouve une profonde tristesse. Elle écrit à May: « L'état de cette société corrompue afflige mon cœur. » Elle souffre au spectacle de ces jeunes enseignants et enseignantes qui quittent leur métier « pour travailler à construire la nation égyptienne souhaitée, or leur mouvement n'est que le titre d'une renaissance (Nahda) factice ». Malak n'est pas dupe, elle voit poindre la crise derrière les effusions et cris d'enthousiasme. Et le sens profond du dialogue entre Malak et May apparaît: Le progrès se fera-t-il à l'occidentale ou à partir des données d'une culture nationale ? Avec Latifa al-Zayyat on verra renaître la crise à partir d'un autre enthousiasme suivi d'une autre fermeture.

2- À la recherche d'une autonomie

a) L'apogée

Dans son introduction au livre collectif *Nation and narration* Homi K. Bhabha reprend la notion de nation

moderne comme sécularisation telle qu'elle est définie par l'idéologie des Lumières, pour en montrer l'ambivalence. À savoir: se présentant comme une idéologie de l'universel et du rationnel, la nation moderne néanmoins émerge selon Benedict Anderson d'un passé comprenant de multiples cultures et se dirigeant vers un avenir aux contours imprévisibles et illimités. Si cette ambivalence semble valable pour les nations issues du siècle des Lumières, il semble qu'elle puisse s'appliquer à d'autres sociétés à la recherche d'une modernité et tombées celles-ci sous dominations coloniales comme nombre de pays du tiers-monde et, en l'occurrence, l'Égypte. Est-ce ainsi qu'il faut comprendre l'angoisse de Malak Hifni Nassif et le sens profond de son dialogue avec May Ziyadé? L'exemple de Latifa al-Zayyat pourrait permettre d'éclairer l'ambivalence de sociétés attirées par une modernité qui n'est pas la leur et retenues par des chaînes dont elles n'ont pas les moyens de se libérer.

Née en 1923, et malgré le nombre limité de ses œuvres, Latifa al-Zayyat s'impose dès les années 60 du siècle passé comme chef de file de l'explosion d'une riche écriture féminine dans l'ensemble du monde arabe.

En effet, al-Zayyat met du temps à reconnaître ses dons d'écrivain. Son adolescence, sa vie d'étudiante sont marquées par ses engagements politiques. En 1946, elle est connue comme l'un des trois dirigeants du célèbre Comité des Etudiants et des Ouvriers, à la tête de la lutte

anti-impérialiste contre les Anglais. Vers la fin des années 40 elle est arrêtée et internée à la prison d'Al-Hadra à Alexandrie. À sa sortie de prison, elle épouse un collègue enseignant comme elle de littérature anglaise à l'Université: c'est pour elle un temps de silence où elle se contente de vaquer à ses occupations universitaires et où elle se soumet aux mondanités que lui impose une vie conjugale contraignante auprès d'un mari, universitaire brillant mais époux dominateur, dont elle décrira les traits dans son premier roman autobiographique: *Al-bab al-maftuh (La porte ouverte)*, 1960. Ce roman s'achève à un moment décisif de sa vie: celui de son divorce.

- Récit d'une double libération *Al-bab al-maftuh* relate à la fois la libération de Laila, personnage principal du roman et celle de son pays. Laila retrouve son autonomie plusieurs fois aliénée: au sein de son milieu, celui des classes moyennes égyptiennes qui n'admet pas la participation de femmes aux luttes et manifestations qui agitent le pays, et au niveau de sa relation amoureuse avec son cousin qu'elle surprend enlaçant la bonne dans la cuisine, et finalement son aliénation à son mari, ce dieu qui décide du vrai et du faux, de la pluie et du beau temps, de la réussite et de l'échec Elle n'entend pas au début la voix de Hussein, ce militant qui l'aime et ne cesse de lui répéter: *Ta libération Laila c'est quand tu te seras trouvée toi-même, la vraie Laila*. Et c'est dans sa

participation à la lutte que Laila trouvera la « vraie Laila » et que Latifa al-Zayyat retrouvera le sens de sa vie qu'elle avait cru perdu !

b) La crise

D'autres années de silence séparent *Al-bab al-maftuh* de ses dernières œuvres. Entretemps l'Égypte a changé. La politique d'ouverture économique a modifié la donne. Il ne s'agit plus de mener des luttes révolutionnaires mais de ménager la survie des personnages que nous présentent les nouvelles du recueil *Al-shaykhukha wa qisas ukhra* (*la vieillesse et autres récits*), 1986, comme tiraillés entre la cherté des denrées alimentaires et les tentations de la société de consommation (cf *Al-mammar al dayeq, le passage étroit*), les militants d'autrefois se retrouvent dans des bars luxueux tandis que le peuple des campagnes continue à végéter dans sa misère cf. '*ala dawq al shumu*', *à la lueur des chandelles*.

Al-shaykhukha wa qisas ukhra est une des œuvres les plus attachantes de Latifa al-Zayyat. L'optimisme révolutionnaire d'*AL-bab al-maftuh* est remplacé ici par une maturité nouvelle acquise grâce à la force de l'âge et à la souffrance des jours. Longue nouvelle ou petit roman le texte d'*Al-shaykhukha* nous parle du temps, de la solitude et d'autres expériences d'aliénation, ainsi celle d'une mère, veuve, amenée à se séparer de sa fille et de son gendre, à retrouver son autonomie, à accepter la

leur. L'autobiographie de Latifa al-Zayyat intitulée *H* reprend ce parcours long et difficile dans un récit de prison, prison à la fois réelle mais aussi allégorique puisqu'elle tente d'en préciser le sens: entre la maison de son enfance, ou de son héritage comme elle l'appelle, et celle de son choix de militante, elle n'a jamais réussi à trancher. Et elle ajoute: *c'est parce que je leur ai tout autant appartenu et que je ne suis jamais parvenue à faire pencher la balance définitivement que ma vie s'est dérégulée* C'est toutefois le chemin d'une libération qui anime l'œuvre de Latifa Al-ayyat (autobiographie ou autofiction), avec ses moments forts (*La porte ouverte*), ses doutes et ses déceptions (*La vieillesse et autres récits*). Cependant à la fin de son autobiographie (*Perquisition ! Feuilletés personnels*), l'espoir renaît:

Je me dirigeais de la porte des WC à celle du dortoir et le chemin me parut étroit, tortueux et sombre. Je traversais l'encombrement du couloir ses débris et son obscurité. J'ouvris la porte dans toute sa largeur et me retrouvais dans le plein de la cour et la lumière du soleil. Et il me vint à l'esprit, assise au bord de mon lit, que j'étais enfin en mesure de ranger mes papiers qui demeuraient enfouis dans leurs cachettes secrètes.

Epilogue: le 25 janvier 2011

Depuis, la présence des femmes s'affirme de plus en plus manifestement dans la vie politique et sociale de l'Égypte contemporaine. Il ne s'agit plus de s'interroger sur l'identité, la fonction ou l'autonomie des femmes. On les retrouve partout: enseignantes, journalistes, chercheuses, écrivaines, outre les métiers traditionnels: institutrices ou infirmières.

Dans les mouvements qui agitent le pays à la veille du 25 janvier, elles font partie de toutes les manifestations. Et durant les 18 jours de la place Tahrir, avant la chute de Moubarak, elles sont là, à égalité avec les hommes, selon des témoignages divers.

Les écrits sur cette période prennent la forme du journal, j'allais dire intime, disons plutôt public. Il semble que le temps d'œuvres plus élaborées n'est pas encore mûr. Ainsi, je relèverai le texte d'une jeune enseignante de littérature anglaise, Mona Prince, au titre significatif, *Je m'appelle révolution*. Aucune distance ici entre la vie et l'écriture. Au jour le jour, l'écrivaine narratrice raconte l'épopée d'un jeune groupe d'écrivains et d'étudiants qui a participé à la chute de l'ancien régime, réuni tous les jours dans le bureau d'un éditeur d'œuvres d'avant-garde, Mohamed Hachem. La vie traverse chaque instant de chaque jour. L'écriture présente tous les motifs de la langue parlée: slogans, réflexions hâtives, rires sous forme d'onomatopées, blagues dont les Egyptiens sont friands, où l'anxiété se mêle à

l'espoir et surtout à la joie d'être ensemble pour fabriquer un avenir dont on ignore les contours. On respire avec eux les gaz dits lacrymogènes qui aveuglent les manifestants mais aussi les flics, les passants, les voisins sur leurs balcons et même dans leurs appartements. Le lecteur apprend avec eux les remèdes improvisés: ainsi à la fiole de gouttes achetée à la pharmacie s'ajoutent le vinaigre versé sur les vêtements, les visages essuyés au coca, etc.! On écoute les derniers discours de Moubarak, on passe de l'angoisse au fou-rire et parfois à l'hilarité totale. C'est ainsi qu'un chien amené par la police s'arrête devant la narratrice et se met à aboyer de toutes ses forces: elle s'affole, l'assistance la regarde ébahie, le policier s'empare de son sac et l'ouvre: il s'y trouve un sandwich à la kofta (viande hachée), entamé et laissé là. Le fou-rire s'empare de tout le monde Tandis que le policier se retire la narratrice offre le demi-sandwich au chien et dit à son maître: *Vous pourriez mieux nourrir vos bêtes !*

Mona Prince relate avec enthousiasme l'épopée de ces 18 jours qui se terminent par la chute de Moubarak et des siens, et non pas du régime comme le souhaitai le peuple. *Al-cha'b yurîd suqût al-nizâm!* Cependant entre crises et espérance, angoisse et réalisations, la prise de conscience souhaitée par Malak, May et Latifa ne cesse de s'amplifier. Nul ne peut aujourd'hui prédire ce que sera l'avenir, mais 30 millions de manifestants, ce 30 juin, dans les rues et sur les places de l'ensemble du pays cela restera et annonce que quelque chose d'essentiel a changé.

Extraits de l'autobiographie d'Amina Rachid

À Nadim

Dans cette maison vivait plein de monde. Il y avait la « grande maison » et la « petite maison ». Dans la première vivaient ma mère et mon père, Ibrahim Rachid, ma tante Bahia et son mari, Ali Marei, et dans la seconde il y avait mon frère Ismail et moi, les enfants de Bahia et Ali, Fawzia dite « Bouffo », Amin dit « Boubi » et Malak qu'on appelait parfois du prénom ridicule de « Titissa ». Il y avait aussi ma tante Amina qui avait divorcé d'avec son mari, le prince Ismail Toussoun.

Amina était un personnage fascinant. Pour nous les enfants elle faisait régner la terreur, interdisant tout ce que nos parents relativement permissifs laissaient faire. Mais elle était belle et surtout avait ce qu'on appelait chez moi « un charme fou ». Elle était passionnée, un peu folle disait-on autour de moi. Après son divorce elle a vécu avec nous, dans la petite maison, s'adonnant corps et âme à des œuvres de charité: La « femme nouvelle » où l'on enseignait la couture à des jeunes filles pauvres leur permettant ainsi d'obtenir un métier plus tard et l'œuvre « Mohamed-Ali », une chaîne d'hôpitaux célèbres qui existe jusqu'aujourd'hui. Chaque hôpital comprenait trois classes dont deux payantes qui entretenaient une troisième gratuite. La chaîne s'étendait sur l'ensemble de

l'Égypte, ma mère et mes deux tantes étaient responsables chacune de deux ou trois hôpitaux de province et je me souviens de ma mère me traînant enfant à Méhalla Al-Kubra ou à Tanta, assistant à d'interminables réunions où je m'ennuyais ferme tandis qu'elles discutait avec des médecins et des propriétaires de la région, investisseurs de fonds qui devaient permettre à leurs ouvriers d'être soignés gratuitement à « Mubarrat Mohamed-Ali » par la suite.

Mais tandis que ma mère et Bahia s'occupaient sagement de leurs hôpitaux s'acquittant ainsi de leur dette envers les pauvres (*C'est Dieu qui a voulu qu'il y ait des riches et des pauvres mais les riches ont le devoir de donner aux pauvres*, slogan souvent entendu dans mon enfance et qui me faisait rager), Amina le faisait de tout son cœur et de toute son âme. Je me souviens d'une épidémie de choléra qui a envahi l'Égypte vers la fin des années quarante (Andrée Chédid l'évoque dans un de ses premiers romans *Le sixième jour*), Amina partit pour la Haute-Égypte où, avec une équipe de médecins et d'infirmières, elle faisait du porte à porte dans les cabanes délabrées des paysans les plus pauvres, pour détecter les « cas » et faire vacciner ceux qui n'étaient pas encore atteints, sans se soucier de la contagion éventuelle.

Elle faisait tout avec excès. Ses colères étaient violentes, son affection infinie, son don de soi illimité. Elle s'est remariée vers l'âge de quarante ans avec le poète dramaturge Aziz Abaza, veuf, père de trois enfants, qu'elle a aimés au point de se faire avorter toutes les fois

qu'elle a été enceinte pour ne pas leur faire de peine. Elle m'a aimée aussi, mais nous avons eu de gros conflits à mon adolescence quand j'ai « choisi » le communisme qu'elle ne supportait pas: elle était vaguement fasciste et dans son salon trônait la photo de Mussolini, restée là jusqu'à la fin de sa vie. Cependant rien n'a entamé notre respect mutuel et une affection qui a duré, même de loin, durant les années que j'ai passées en France.

Le trajet vers la prison

Je suis assise dans le fourgon de la Jeep entre deux soldats. Nous avons quitté le bâtiment du ministère de l'intérieur et nous traversons la place de la libération. Au virage à droite, après la place je comprends soudain que nous nous rendons à la prison des femmes. Nous longeons le Nil. Nous ne le quitterons plus jusqu'au bout. Je sens en moi un sentiment nouveau prendre forme, inaccoutumé. Quelque chose de dur grandit dans mon cœur, encore imprécise. Je suis assise entre les deux soldats. L'un est embarrassé. Il allume une cigarette qui lui tombe des doigts. Ils se mettent tous les deux à chercher sous la banquette. Je cherche aussi avec eux pour rien, peut-être pour leur montrer que je ne leur en veux pas. Ce n'est pas leur faute. Le deuxième soldat parle sans arrêt. Il ne semble pas habitué à conduire des femmes en prison. « Et toi ... Pourquoi? » (Et comme s'il avait honte d'avoir parlé de moi.) « De toute manière ça ne fait rien. » J'ai la gorge serrée. Alors je dévie la conversation. Je l'interroge sur lui. Il n'attendait que ça.

« La vie est dure. Je viens du *Saaïd*, de Haute Égypte. Le Caire c'est dur. Je ne me suis jamais habitué. » Et à propos de je ne sais quelle question que je lui pose, il me raconte l'histoire de sa vie. J'étais touchée par la gentillesse du soldat, sa peine, son envie de me faciliter le trajet.

Soudain j'ai recommencé à entendre: « Qu'est-ce que tu veux? La femme c'est comme ça. Elle a les ailes brisées. La vie c'est comme ça. Personne n'est heureux. Nous sommes tous des malheureux. Alors ne sois pas triste. Comme tu vois..., moi aussi ma sœur. »

Je suis touchée, terriblement touchée. Je vais pleurer, je me retiens. Ce mot de «sœur» me fond l'âme, un des mots de l'arabe que j'aime le plus. *Ya Okhti*. Les choses soudain me paraissent simples. Je réalise combien il fait beau ce soir. Et quand nous arrivons au barrage, devant la porte de la prison, je suis sereine.



Amina Rachid avec Sayed al-Bahrawy (1997)

4- Ecrits sur Amina Rachid

Extraits du discours de Jean-Pierre Dubost

**À l'occasion de la remise du titre de
Docteur honoris causa à Amina Rachid
(Clermont-Ferrand, juin 2010)**

Madame la présidente, Monsieur le Recteur de l'Académie, Monsieur le conseiller municipal, chers collègues, Mesdames et Messieurs, chers amis, J'ai donc le grand honneur d'être aujourd'hui, puisque c'est le terme consacré, le « parrain » de notre collègue Amina Rachid, professeure émérite de Littérature générale et comparée à l'Université du Caire.

Je ne saurais dire combien je m'en réjouis, car il y a dans le choix que notre université a fait d'accorder à notre collègue Amina Rachid la distinction de docteur honoris causa un symbole extrêmement fort, dont je voudrais en prélude à l'éloge qui va suivre, souligner en quelques mots la portée.

Que cette distinction aille aujourd'hui à une représentante éminente de l'université égyptienne, connue dans son pays pour le rôle visible qu'elle y joue autant sur le plan intellectuel qu'en tant que conscience morale, et que son domaine de recherche et d'enseignement se situe dans le domaine des Lettres et Sciences Humaines et plus précisément de la Littérature comparée est en effet le signe que quelque chose se passe dans la montée en puissance des relations universitaires et de recherche Nord-Sud et que le renforcement des liens entre l'université Blaise

Pascal et des universités de pays arabes du pourtour méditerranéen arabe est bien devenu une réalité. [...] S'engager dans une coopération active dans ce contexte avec des universités aussi prestigieuses que l'université du Caire est donc lourdement chargé de signification [...]

Par sa carrière universitaire, par ses objets de recherche, par son engagement intellectuel dans la vie politique et culturelle égyptienne et de par ce que peut signifier aujourd'hui dans le monde arabe son engagement pour la cause des femmes, la professeure Amina Rachid, dont vous allez avoir l'occasion d'admirer la francophonie plus que parfaite, mérite pleinement cette distinction.

Après des études effectuées à l'université du Caire, elle a obtenu une bourse doctorale qui lui a permis de travailler à une thèse en Sorbonne sous la direction de l'une des très grandes figures de la littérature comparée en France, à savoir René Etiemble, avec qui elle a ensuite tissé des profonds liens d'amitié. Que ses recherches aient alors porté sur l'œuvre de Ramon Lulle, plus connu sous le nom latin de Raimundus Lullus, ou encore, dans sa forme francisée, sous le nom de Raymond Lulle, est plus que significatif. Ce grand penseur catalan du XIII^e siècle, tout particulièrement connu pour son *Ars Magna*, n'est pas seulement l'auteur d'une œuvre considérable en tant que poète, romancier, philosophe et mystique, il a été aussi un grand passeur de culture et l'un de ces très nombreux traits d'union euro-méditerranéens, manifestant comme tant d'autres la profonde continuité culturelle de deux mondes ensuite séparés. Lulle

parlait parfaitement l'arabe et il s'est souvent rendu au Maghreb, afin de tenter de convertir les musulmans. Le « docteur illuminé » comme on l'appelait, après avoir souvent disputé avec les Oulémas de Bejaia, car à cette époque ce dialogue était vivant et baignait dans un espace partagé de rationalité, ce pauvre « doctor illuminatus » a d'ailleurs payé cher ses tentatives de conversion des musulmans, puisqu'il est mort lapidé pour ses prêches.

Mais Amina Rachid a moins voulu dans ses recherches thématiser ce contraste de rencontre et d'échec que travailler plutôt sur le statut de la métaphore dans l'œuvre de Raymond Lulle, sur les rapports entre rationalité et écriture poétique, qui sont en effet particulièrement stratégiques dans le cadre d'une pensée ou le rationnel et le sacré, le poétique et le théologique, sont intrinsèquement liés. Ce travail, dont une partie est consacrée aux traductions par Raymond Lulle de la tradition des fables animalières de *Kalila wa Dimna*, qui, venant du *Panča Tantra* indien, fait partie du patrimoine le plus largement mondial qu'un comparatiste puisse rencontrer, n'est malheureusement pas accessible. Voilà peut-être encore un projet pour l'avenir ?

Ce n'est pas un hasard non plus si ses recherches l'ont ensuite conduite à étudier, lorsqu'elle a été chargée de recherche au CNRS pendant les années 70, l'œuvre d'un autre passeur de culture, le franciscain Roger Bacon, qui s'est voué à l'étude des langues dites sapientielles, dont bien sûr l'hébreu et l'arabe et qui, en rupture avec la doxa de l'époque pour avoir osé réintroduire l'œuvre d'Aristote (à ce moment interdite), a

rêvé d'une université parisienne fondée sur la connaissance d'Aristote, d'Avicenne (Ibn Sînâ) et d'Averroès (Ibn Ruschd), mais encore des sciences et des langues arabes. Quel malheur que ce projet n'ait pas pu voir le jour, car la figure centrale d'Avicenne est le point de départ d'une scission fatale, à la charnière de l'histoire de l'onto-théologie, entre l'Europe et l'Orient, rendant ensuite impossible la communication entre des évolutions culturelles et religieuses d'une importance capitale qui se feront désormais sans communication entre Orient et Occident – mystique dite « rhénane » en Europe, « philosophie orientale » (*ishrâq*) en Orient et notamment dans le monde iranien. Encore un passeur de culture que ce Francis Bacon, qui a payé fort sa liberté d'esprit puisqu'il fut interdit d'enseignement à la Sorbonne, puis emprisonné pour ses « *novitates suspectas* ». Or c'est précisément sur le statut de la vérité chez Bacon qu'ont porté les recherches d'Amina Rachid, qui est la question centrale de la philosophie de Bacon, puisque le rejet de l'argument d'autorité et la valorisation de l'intuition de vérité, de l'intuition de vérité scientifique et la recherche des causes de l'erreur humaine font de Roger Bacon, que l'on peut considérer comme l'inventeur de l'optique, l'une des grandes figures de l'histoire de la rationalité expérimentale et de l'émancipation du dogmatisme.

C'est bien le rôle de la littérature comparée que de se donner des objets de recherche qui se situent à la rencontre des cultures et de toujours être à la recherche d'un point nodal, là où les choses se sont nouées et où le travail de réflexion et de recherche se doit de comprendre les raisons toujours très

complexes de ce qui noue la compréhension et de tenter de penser et de défaire ces nœuds. Et sur ce plan – c'est là quelque chose qui agace parfois les collègues d'autres disciplines – les comparatistes se jouent volontiers des frontières, non seulement en se déplaçant entre les langues et les cultures, mais aussi entre les frontières établies par les disciplines – ou plutôt au-delà des délimitations institutionnalisées du savoir.

Amina Rachid en est la preuve vivante, puisque ses recherches l'ont amenée à naviguer entre la littérature et la philosophie, entre la culture européenne et la culture arabe, mais encore, au-delà même du savoir académique, à militer pour la liberté de l'université et pour son rôle d'autonomie dans la production de savoirs fondamentaux. [...]

Mais au-delà de toutes ces recherches et d'un enseignement qu'elle continue d'assurer régulièrement à l'université du Caire, Amina Rachid a aussi consacré une partie non négligeable de son temps à un sujet d'une importance qui n'échappe à personne, à savoir la cause des femmes dans le monde arabe. Elle a dirigé en effet pendant plusieurs années la revue نور (« Lumière » en français) consacré à l'écriture des femmes et à des portraits de femmes engagées dans la vie culturelle et politique (poètes, architectes, militantes) dans l'ensemble du monde arabe, Maghreb et Mashrek. Entreprise importante grâce à laquelle apparaît la dimension insoupçonnée de la place que la femme a de fait pris dans le monde arabe, entreprise qui s'est malheureusement arrêtée pour plusieurs raisons, et qui va peut-être, espérons-le, ressurgir un jour sous forme numérisée [...]

Trois légères touches au tableau

Randa Sabry

La Traversée vers l'autre n'est pas le premier livre dédié à Amina Rachid. En 2010 déjà, un recueil de *Mélanges*, publié au Caire, lui rendait hommage. Témoignages personnels ou travaux de recherche symboliquement offerts, ces écrits semblent tous émaner d'un même vouloir-dire-une gratitude. Gratitude pour ce mystère nommé destin ou hasard - en l'occurrence généreux - qui a permis que s'inscrive dans notre existence, chez les uns, quelque temps, chez d'autres durablement, la présence rayonnante à la fois de bonté et d'intelligence d'un être dont la vie a su, chose assez exceptionnelle, demeurer à l'image de ses convictions sans peser à personne. Tout a donc déjà été dit dans ces textes où l'on retrouve, nuancé par chaque voix, le rappel des activités ou plutôt des passions qui, tressées ensemble, ont constitué l'itinéraire d'Amina. Je tenterai cependant d'y ajouter trois touches personnelles.

Cantonnée quelques années dans la Théorie littéraire (ce que je ne ressentais pas comme un cantonnement puisque cette discipline donne accès à tous les genres et à toutes les œuvres, pensais-je naïvement), je regardais la littérature comparée avec quelques réticences, doublées

d'une bonne dose d'ignorance. Mais un jour, au cours d'une conférence où Amina développait un parallèle entre *Jacques le Fataliste* et *Hadîth 'Isâ Ibn Hichâm*, un déclic se produisit et trois mois plus tard, me voilà lancée dans l'impensable: la traduction du texte de Muwaylihî, avec ce viatique que m'avait offert Amina à son insu. L'association qu'elle avait tracée, en déplaçant des frontières traditionnelles, m'avait soudain permis d'appréhender cette œuvre, sous un éclairage inspirant, comme un roman picaresque à l'égyptienne, et non plus comme un récit enfermé par les études arabes, et avec quel goût pour le rabâchage !, dans la catégorie sempiternelle de la *maqâma* ou, pire, du roman inabouti. Du coup, la littérature comparée m'apparut comme un réservoir de surprises, proches de celles dont s'amuse Borgès au dénouement de *Ménard*, auteur du *Quichotte* (ce Ménard, auteur - lui aussi ! - d'une monographie sur Ramon Lulle), et qui consistent à dépoussiérer nos lectures en « peuplant d'aventures les livres les plus paisibles », et en imaginant d'attribuer, par exemple, « *L'Imitation de Jésus-Christ* à Louis-Ferdinand Céline ou à James Joyce » (rapprochement - entre littérature comparée et jeux borgésiens - qu'Amina saura prendre *cum grano salis*, j'en suis sûre). Plus tard, ses recherches sur l'imagologie et le récit de voyage allaient être d'une inspiration précieuse, là encore, dans mon orientation vers la redécouverte des écrivains voyageurs partis en Europe au temps de la *Nahda*.

Mon deuxième ajout portera sur la place pour ainsi dire labile et toujours tacite que tenait l'engagement d'Amina dans notre amitié. Au cours de nos conversations, nous n'abordions jamais le sujet. Ce que j'avais entendu dire de son marxisme correspondait si peu à l'image péremptoire, épaisse, ressassante, renvoyée par les représentants des partis communistes, que son engagement à elle me paraissait tout autre: d'une essence romantique, comme un prolongement de son idéalisme et né de cette sorte de culpabilité originelle qui tourmentent les êtres dont l'éthique est si exigeante, si obsédante, qu'elle les incite à vouloir, par honte des préjugés et des privilèges détestés de leur « classe », s'extirper de cette classe même. Au début de notre rencontre, cette soif d'utopie et de fraternité qui l'avait poussée à s'embrigader dans la défense de grandes causes, *a fortiori* de celles que beaucoup jugent perdues d'avance, l'auréolait à mes yeux d'un je-ne-sais-quoi d'héroïque. Mais tout cela restait dans le non-dit d'une affection un rien taquine. J'appréciais, entre autres qualités, cette délicatesse qu'elle avait de ne jamais chercher à me convaincre de quoi que ce soit et c'est sans doute cela qui m'a amenée un beau jour à rejoindre le Groupe du 9 mars.

À la délicatesse s'ajoutait le goût de l'humour. Ainsi je me souviens d'une conversation où parlant du racisme, nous en étions venues à la difficulté à le combattre tant il est multiforme, à la nécessité d'une éducation où l'on apprendrait à considérer l'Autre, non comme une entité dure, mais plutôt comme un ensemble ouvert d'êtres

humains qu'il fallait apprécier pour eux-mêmes, etc. etc. Soudain me vint à l'esprit cette boutade de Mark Twain: « Peu n'importe à quelle race appartient un homme. Il suffit que ce soit un être humain, rien ne peut être pire ! » Nous avons alors beaucoup ri de cette pointe finale – et par amour de la littérature et parce que les bons mots, surtout les plus cyniques, ont la magie décapante de tempérer notre idéalisme en dévoilant brusquement la candeur de ses clichés.

Enfin, en ces temps de confinement (puisqu'on écrit toujours à partir d'un moment précis), m'émeuvent particulièrement la capacité d'Amina à ne jamais se plaindre, son souci constant de me rassurer d'un « On fait aller. D'ailleurs, tu sais, j'ai appris depuis très longtemps à ne pas m'ennuyer (petit rire). Et puis j'ai mes livres, ça aide beaucoup ». J'imagine en l'écoutant la solitude de son appartement à la cité des professeurs, lieu tout bruisant durant tant d'années de réunions incessantes et joyeuses d'étudiants et d'amis. Et je devine en filigrane tout ce qui se cache d'angoisse surmontée sous ces paroles apparemment sereines, tout ce qu'il faut de pudeur, d'oubli de soi, de courage pour les prononcer.

Occasion donc de constater une fois encore - bien d'autres l'ont dit plus poétiquement ou savamment que moi - combien la personnalité d'un être cher excède infiniment son parcours, tout ce qu'il a pu réaliser, et dont sa biographie tient le décompte. Il est avant tout, pour ceux qui le connaissent ou l'ont connu, dans l'innombrable multitude de ses gestes et paroles, miroirs de sa manière d'être et d'aimer.

Amina... une présence, une absence

Dahlia El Seguiny

Comment écrire sur quelqu'un plus grand que nature comme Amina Rachid? Quelqu'un de si proche, pourtant? Je ne la « vois » pas autour de moi. Ma mémoire me trahit-elle? Ou est-ce la sienne qui nous trahit toutes les deux ? Je cherche Amina en écrivant sur elle. J'écoute sa voix, élégante et enrouée, dans les enregistrements de nos rencontres datant de 2019. Elle est présente, et absente.

Automne 1997

Le téléphone sonne. Ma mère répond. Une belle voix, sereine, lui parvient. « C'est Amina Rachid, directrice du Département de langue française, dit-elle. Dahlia a été recrutée assistante au département. Félicitations ! »

Je ne l'ai pas pour autant eue comme professeur pendant mes quatre années de licence au département de langue et littérature françaises de l'université du Caire. Je la voyais rarement, et toujours de loin. Éminente chercheur et professeur, à la fois d'une culture encyclopédique et d'une sensibilité esthétique, grande intellectuelle et militante de gauche, issue d'une famille de la grande bourgeoisie cairote de la première moitié du XX^e siècle... Cette déesse est la nouvelle directrice du département !

Elle va me faire découvrir en 1997-1998, pendant l'année de pré-maîtrise, des autobiographies d'écrivains égyptiens et français. Ses petites fiches de lecture manuscrites toujours entre les mains, elle évoquait Taha Hussein, Latifa El Zayat, Annie Ernaux... Elle alternait analyses personnelles et lecture de passages, histoire et littérature, psychologie et sociologie... L'écouter parler, il me semblait qu'elle regardait tout le monde, et ne regardait personne.

Printemps 2007

Avant qu'Amina ne devienne une grande amie aînée, j'avais toujours une profonde estime pour ce qu'elle défendait et ce qu'elle représentait. Très tôt, je me suis rendue compte qu'au-delà d'une passion commune pour arts et les lettres, ce qui nous rapprochait était également un intérêt commun pour des causes publiques et certains enjeux universitaires. En 2007, ma collègue et amie Salma, celle qui va être ma codirectrice de thèse, m'a invitée à la réunion mensuelle du Groupe 9 mars, auquel j'ai adhéré quelques jours plus tard. Ce jour-là, j'aperçois Amina, parmi d'autres collègues et amies. Ces visages, je vais les retrouver dans les réunions suivantes, des sit-in au sein de l'université, etc. et la présence d'Amina me rassurait immanquablement.

Hiver 2011

Elle suivait toutes les nouvelles. Mais marcher pendant plusieurs kilomètres était devenu un exercice difficile

pour elle. Le 11 février 2011, une marche vers la Place Tahrir est organisée par les académiques. Le point de départ était l'Université du Caire. Comme d'habitude, on arrive au rendez-vous, on aperçoit de loin des amis et des collègues, visages familiers, des drapeaux, des pancartes, etc.

Soudain, à ma grande surprise, je la vois descendre d'une voiture. Avec sa chevelure blanche, son sourire tendre et son regard rassurant, elle me semble comme une sainte qui apparaît au milieu d'une foule de fidèles pour les encourager et les inspirer. Elle insiste à participer à la marche, fait quelques centaines de mètres, avant de monter dans une voiture qui va la mener vers la place Tahrir.

J'entends son souffle précipité, je sens la chaleur de sa main dans la mienne.

Printemps 2020

Écrire sur la présence de l'intellectuelle et de la militante n'est pas aisé. En effet, écrire sur sa présence comme amie dans ma vie l'est encore beaucoup moins.

Elle est toujours à l'écoute. La perspicacité de son analyse dans ses travaux de recherche, je la ressens également lorsqu'elle commente le mal-être ou les déceptions de la vie. Aux moments difficiles, elle me dit tendrement et avec beaucoup de sagesse: « Oui, je sais que c'est dur. Mais, ça arrive. » Le mal irrémédiable est aussi inévitable. Toutefois, l'on ne devrait pas couper les ponts, mais peut-être apprendre à vivre avec le mal.

Comme le commun des mortels, Amina a certes ses défauts et ses points faibles. Mais elle a aussi cette capacité de vivre avec ceux des êtres chers. Est-ce un choix ou un destin ? Ou le choix de son destin ? « On a tous nos limites, dit-elle souvent. »

Les tours et détours de la mémoire. Qui peut y échapper?
Raison de plus pour continuer d'écrire.

Amina telle que j'ai appris à la connaître⁽¹⁾

Sayed al-Bahrawy

[...] Le travail pour Amina est une valeur suprême et absolue. Ce que je veux dire par le travail, c'est le travail en lui-même, notamment dans le champ du savoir. La lecture [...] est un constituant de base primordial; ses projets de recherche se multiplient mais n'arrivent pas toujours à leurs fins, parce qu'Amina n'est jamais satisfaite de ce qu'elle écrit; par conséquent la recherche reste un objectif en soi. Combien de ses projets d'ouvrages achevés ou presque n'ont jamais été publiés, tels que ses écrits sur la terre en littérature comparée ou sur l'autobiographie ... Ses ouvrages [...] et articles [...] correspondent à un sur mille de ce qu'elle a écrit et qui n'a pas été publié. Souvent je la blâmais pour cela. Toutefois, ces projets de recherche ont constitué une armature intellectuelle pour ses étudiantes et ses étudiants par le biais de l'enseignement, de la direction des thèses, etc.

Le travail pour Amina est une manière de se réaliser et de communiquer avec les autres. Cette communication part des relations personnelles et s'étend jusqu'aux grandes causes.

(1) Extrait d'un texte publié en arabe, Op.cit., *Mélanges...*, p. 25.

Je me souviens qu'elle avait fondé un groupe d'étudiants, après son retour en Egypte, qui avait exercé maintes activités culturelles et intellectuelles assez riches. Et le plus important ce sont les rapports humains qui se sont maintenus entre elle et plusieurs de ses étudiantes jusqu'à présent, et qui sont devenus de véritables liens d'amitié. Amina a des amitiés de vie qui datent de l'âge de l'école et d'autres qui l'ont unie à des collègues de travail, ainsi que des amitiés formées durant les différentes périodes de sa vie, en Egypte et à Paris, et au travers des rencontres dans les colloques et les congrès auxquels elle participait.

L'amitié pour Amina ne signifie pas être d'accord sur tous les sujets [...] Il suffit pour elle de se de s'entendre sur certains sujets humains et intimes et que chacun garde ses convictions et trouve ses moyens de les réaliser. Cette acceptation de l'autre ne l'a jamais empêchée de suivre ses principes fondamentaux et d'y sacrifier tout ce qu'elle possède, chaque fois que cela s'est avéré nécessaire.

Témoignage⁽¹⁾

Samar Farouk

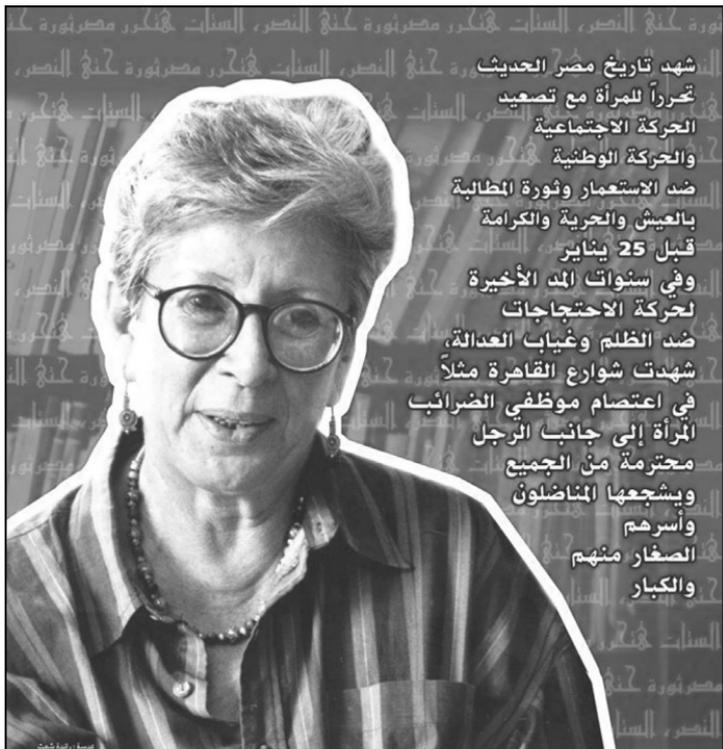
Il est difficile de vous rapprocher de la vie de Dr Amina Rachid sans être touché par son empreinte qui vous amènera à découvrir l'autre et à le comprendre. Vous apprendrez le sens de l'humilité en la voyant avec toutes ses connaissances et son expérience dans la vie, toujours à l'écoute de tous, attentive, le cœur ouvert et persuadée de la valeur de la personne qui parle, peu importe de qui il s'agit. Je ne l'ai jamais entendue qualifier quelqu'un de raté, car il y a toujours une part positive qu'elle perçoit chez toute personne grâce à sa vision exceptionnelle des choses.

J'ai étudié la littérature comparée avec Dr Amina Rachid en quatrième année de licence. Quelques années plus tard, j'ai eu un problème de santé ..., et quand je suis revenue à l'étude un an plus tard pour recommencer l'année de maîtrise, mon premier cours était avec elle. Dans la petite bibliothèque de notre département, je me suis assise à côté d'elle, entre mes collègues. Je suivais sa conférence, essayant avec difficulté de prendre notes, en raison d'un manque de concentration et de mon incapacité, à ce moment, de bien me servir de la main droite pour écrire.

(1) Extrait d'un témoignage présenté en arabe dans la journée d'étude organisée en hommage à A. Rachid, à l'Université du Caire, 2018.

Je n'oublierai jamais ce jour où, après sa conférence, elle m'a offert ses propres notes pour que j'en fasse des photocopies, et partant du principe d'égalité en lequel elle croyait, elle a dit à mes collègues qu'elles avaient également le droit de photocopier ces documents. Ainsi elle m'a donné, avec la plus grande simplicité et la plus grande humilité, ce billet pour franchir une nouvelle étape dans ma vie ... le premier pas ..., calme et sans me poser de questions qui pouvaient me confondre ou me frustrer; comme si sa croyance en ma capacité à me rétablir était pour elle une évidence, et cela, à un moment de ma vie où je désespérais moi-même de ma faculté à retrouver ma santé.

Puis, à la fin de la même année, elle m'a invitée chez elle pour discuter de mes recherches ... Je me suis retrouvée dans cet endroit ... cette musique douce qui réconforte et réjouit ... cette immense collection de livres qui vous donne d'abord l'impression d'être trop petit, puis vous vous familiarisez rapidement avec, et sentez que vous faites partie de cette Histoire. Puis ce petit canapé dans lequel j'étais blottie parlant et pleurant, dans une maison qui sait bien entourer comme ceux qui l'habitent savent le faire ... Ce jour-là, Dr. Sayed al-Bahrawi, m'a accompagnée jusqu'à la porte, m'a tapée sur l'épaule en disant: « Ce n'est rien. » Ce jour-là, j'ai vraiment senti qu'il n'y avait rien de grave et que tant qu'il y a des gens dans le monde, généreux, qui peuvent à tout moment vous donner un coup de main, vous soutenir et vous conseiller, alors: « Ce n'est rien. »



عصا رشيد كانت

أمينة رشيد ولدت في 1938

مناضلة شيوعية وأستاذة الأدب الفرنسي
 بجامعة القاهرة. إحدى مؤسسات لجنة
 الدفاع عن الثقافة القومية التي نشأت
 ضد الإجتياح الإسرائيلي للبنان 1982
 وعضوة حركة 9 مارس من أجل
 استقلال الجامعات.



تصوير من قبل